France
ILLUSTRATION

N° 84 — 10 MAI 1947 — 40 FRANCS

Phot. *France-Illustration.*

CRISE POLITIQUE ET REMANIEMENT MINISTÉRIEL

Le dimanche 4 mai, dans la soirée, M. Ramadier sort de l'Élysée. Il vient d'informer le président de la République de la confiance que lui a renouvelée l'Assemblée et de sa décision de remplacer les ministres communistes qui se sont exclus de la majorité. Mais cette décision ne pouvait qu'avoir un caractère provisoire : le président du Conseil devait encore recevoir l'approbation du Conseil national du parti socialiste, convoqué pour le surlendemain. — Voir notre article pages 460 et 461.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

APPLICABLE A PARTIR DU 1er MAI 1947

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1.730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . . .	1.200	1.430	1.400	1.630

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . 6 mois **180 fr.**
Étranger . . . . . 6 mois **239 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

ITALIE

SOURCE TETTUCCIO

Un séjour dans la célèbre ville d'eaux de

MONTECATINI

vous rendra, avec la santé, la joie de vivre

EAUX — BAINS — BOUES

Estomac - Foie - Intestin - Échanges intestinaux - Maladies coloniales
Obésité - Rhumatismes - Toutes les ressources de la physiothérapie - Inhalations - Corps médical spécialisé

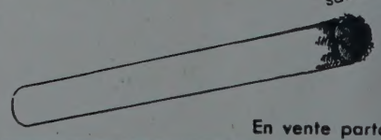
Plus de 100.000 visiteurs par saison
Plus de 250 hôtels et pensions de toutes catégories
Merveilleux parcs et vastes jardins
Manifestations mondaines et sportives du plus haut intérêt
— Réunion de courses au trot —

SANTÉ DON SUPRÊME DE LA VIE

Renseignements :
Ufficio Propaganda di Montecatini Terme (Pistoia/Italie)
et toutes les agences de voyages et tourisme.

DENTIFRICE NICOTA
A BASE D'OXYBENZOPIRIDINE

Ne fumeriez-vous qu'une cigarette par jour, lentement, sournoisement, la nicotine attaque l'émail de vos dents, préparant ainsi le terrain aux plus dangereuses complications : carie, pyorrhée, adamantite, etc. Contre cette action, les dentifrices ordinaires ne peuvent rien. Seul Nicota, à base d'oxybenzopiridine, neutralise la nicotine et garde les dents non seulement blanches mais saines



En vente partout

PUBL. ELVINGER 5666

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 84 • 10 MAI 1947

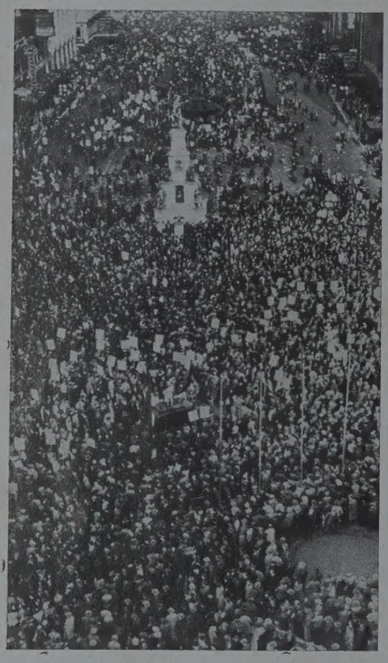
UNE NOUVELLE VOIE D'ACCÈS POUR LE CHARBON DE LA RUHR

Le général d'armée Kœnig, commandant en chef de la zone française d'occupation en Allemagne, vient d'inaugurer le pont de Bullay, sur la Moselle, dont la reconstruction permet la reprise des relations ferroviaires entre Trèves et Coblence. Le charbon de la Ruhr pourra ainsi être directement acheminé vers la France. Le général Kœnig (en haut), accompagné de MM. Lafont, administrateur général, et de Boislambert, gouverneur de Rhénanie, coupe le ruban symbolique, tandis que le premier train attend la fin de la cérémonie pour franchir le fleuve (en bas).

UNE SEMAINE DU MONDE

Bruxelles. — *M. Defraiteur, ministre de la Défense nationale, salue les cercueils contenant les dépouilles des patriotes belges morts dans les camps de concentration, que le gouvernement belge a fait revenir en Belgique.*

Paris. — *Les premiers résultats des élections pour les caisses de la sécurité sociale et les caisses d'allocations familiales ont donné 59 % des voix à la C. G. T., contre 28 % à la C. F. T. G. et 13 % à des listes diverses.*



Detroit. — *250.000 ouvriers ont manifesté contre les projets de loi tendant à remettre en question le droit de grève.*

Genève. — *La Commission internationale d'enquête sur la guerre civile grecque s'est réunie pour mettre au point son rapport.*

Budapest. — *200 tonnes d'or et d'argent confisquées par les Allemands et retrouvées à Francfort ont été rendues à la Hongrie.*

Londres. — *Une grève des dockers qui a touché 10.000 ouvriers et paralysé en partie le trafic du port s'est déclenchée à Londres par solidarité avec les dockers de Glasgow en grève.*

Londres. — *Le gouvernement anglais a mis au point le projet de loi portant la nationalisation des aciéries. Il sera probablement présenté à la Chambre des communes dès l'ouverture de la prochaine session parlementaire au mois d'octobre.*

Berlin. — *Depuis le 1er mai, les mines de charbon de la Ruhr sont replacées sous contrôle allemand. Les Anglais, qui depuis deux ans avaient l'exploitation des charbonnages de la Ruhr, gardent la haute main en matière de contrôle. Les fonctionnaires britanniques demeureront cependant à leurs postes pendant trois mois encore pour laisser les Allemands se familiariser avec leur tâche. D'autre part, les dirigeants syndicalistes allemands ont entrepris une vigoureuse campagne en faveur de la nationalisation.*

Damas. — *Des manifestations ont eu lieu en Syrie pour réclamer une réforme électorale et, notamment, des élections au suffrage direct. A Damas, trois mille étudiants qui se dirigeaient vers la Chambre sont entrés en collision avec la police.*

Moscou. — *Un énorme météore est tombé récemment en Sibérie avec une explosion d'une violence telle qu'elle a été enregistrée à plus de 500 kilomètres de distance à l'observatoire sismologique de Vladivostok.*

Tokio. — *Les élections législatives qui viennent d'avoir lieu au Japon ont été marquées par un net progrès des socialistes, qui arrivent en tête avec 142 sièges contre 133 aux libéraux, 126 aux démocrates, 31 aux coopératifs, 29 aux indépendants et 4 aux communistes.*

Phnom-Penh. — *M. Bollaërt, haut commissaire en Indochine, a été reçu par S. M. Sianouk, roi du Cambodge. Au cours de sa visite il a annoncé la signature prochaine d'un traité définitif franco-cambodgien.*

Tokio. — *Devant le palais impérial, 500.000 ouvriers japonais se sont rassemblés pour saluer une délégation de la Fédération syndicale mondiale, conduite par son secrétaire général, M. Louis Saillant, venue visiter le Japon.*

LES LEÇONS D'UNE ENQUÊTE

Le voyage autour de la Méditerranée dont nous avons commencé le récit dans le numéro de *France-Illustration* du 26 juin 1946 est terminé. Nos lecteurs ont parcouru avec nos correspondants les rivages européen, asiatique et africain de cette mer qu'un accident géologique a introduite dans un même système de montagnes, de plateaux et de plaines étroites. Sous un ciel toujours semblable, dans ce « milieu » que la nature a fait un, ils ont eu le spectacle de la plus grande diversité parmi les sociétés et les hommes.

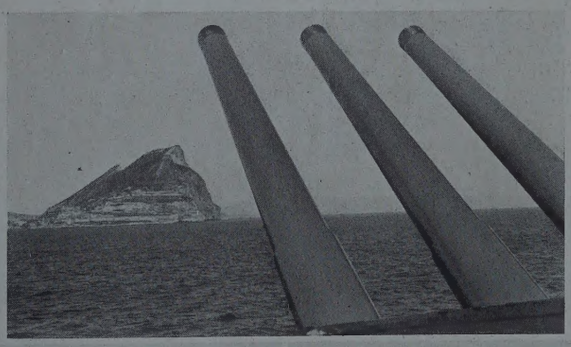
Ayant terminé notre « itinéraire », il nous appartient de conclure : un voyage ne doit pas laisser que des souvenirs, il faut qu' « il porte fruits et enseignement ». Et la première leçon qui s'en dégage nous vient à l'esprit. On ne peut visiter les pays qui bordent la mer latine sans être senti à chaque instant ramené au passé, un passé qui est tout le passé de l'Europe. J'en veux pour preuve ce témoignage de notre enquêteur en Grèce, qui, allant au plus pressé — à la vie d'Athènes, aux hommes qui s'y agitent — sépare cette actualité du spectacle d'une Acropole entrevue, mais à laquelle il finit par consacrer une page entière. Ainsi donc, si nous sommes tentés de croire que la tourmente a tout détruit des vieux systèmes d'autrefois, qu'il faut se détourner du passé et adopter de nouveaux postulats, nous sommes assez vite convaincus de notre erreur. A chaque pas de notre voyage nous nous rendons compte que le nouveau n'est qu'apparence, que ce que nous croyons récent procède de choses oubliées, qu'il n'y a pas dans le passé des hommes des coupures, comme nous sommes tentés de le croire, parce que les historiens et les politiques ont cru facile ou utile d'en faire. Nous voici donc ramenés à la prudence, que soudainement de par le monde on avait répudiée. C'est par la prudence que l'on acquiert la sagesse : le voyage autour de la Méditerranée nous a montré que l'ère nouvelle dans laquelle nous étions entrés n'était qu'un renouvellement de tous les problèmes anciens, une poussée dans un présent déréglé de tout un passé de forces accumulées et qu'enfin la passion, qu'elle soit nationale ou religieuse, est tout le contraire de la politique.

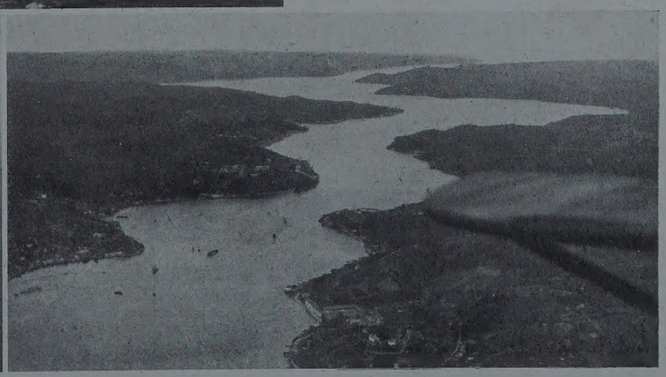
La Méditerranée est une mer européenne : elle entame le continent, elle le pénètre. Suivez-en les bords sur la carte : elle va presque rejoindre l'Atlantique, dont elle n'est séparée que par quelques centaines de kilomètres, dans le golfe du Lion ; par l'Adriatique elle atteint les Alpes, dont les routes viennent converger vers elle, et par la mer Noire, qui n'en est qu'une « arrière-pensée », elle s'insinue jusqu'à la steppe russe et atteint le bord de cet immense bassin industriel du Don, qui sera bientôt le plus puissant du monde, quand les ruines de la guerre y auront été relevées. « Tous les chemins mènent à Rome », disait-on autrefois. Ils y mènent encore par les mêmes passages, à pied ou en chemin de fer, que ce soit par la vallée du Rhône ou les voies du Saint-Gothard, du Brenner, du Tarvis ou d'autres vallées encore. Ainsi s'expliquent Marseille, Gênes, Venise, Trieste, Vallona, Salonique et Istamboul, et bien d'autres sites, et toute leur histoire.

Mais, si la mer latine est européenne, elle n'est que bien peu asiatique : elle en lèche la partie la plus occidentale, tout au long d'un rivage linéaire qui n'est pas favorable aux entreprises maritimes ; si l'on excepte les Phéniciens, toutes les sociétés qui, venues de l'Est, s'arrêtèrent sur ses bords furent des groupements continentaux, des nomades à cheval ou à dos de chameau, et point des marins : les derniers ont été les Arabes, puis les Turcs, qui ne surent jamais se servir de la mer, où ils venaient s'arrêter au lieu d'y trouver un point de départ. C'est la raison de leur faiblesse en face de l'Europe.

Enfin, la Méditerranée longe « le rivage sans port » de l'Afrique, comme disait Pline. Ce continent n'est pour elle qu'une mince bande de terres avant le désert, qui vient parfois la border. Si ce n'était le Nil, qui vient du cœur de l'Afrique, aucune route naturelle ne quitterait ses bords.

L'Europe prédomine en Méditerranée, et c'est de là qu'il faut partir. Mais il est difficile de concevoir l'Europe : en réalité, c'est autre chose. C'est d'abord l'Angleterre, qui a connu de bonne heure la valeur de la route méditerranéenne et qui s'y est installée, à Gibraltar, puis à Malte, puis à Chypre, puis au Caire et à Alexandrie, en Palestine, tandis qu'elle soutenait les petits Etats qui morcelaient les rivages de la route que le canal de Suez créait « route impériale ». C'est la France, dont la vocation méditerranéenne est tout autre : longtemps religieuse et politique, puis économique, sans que les premiers caractères se soient atténués. La France était présente partout où





La Méditerranée est aujourd'hui la conjonction de la politique mondiale après avoir été, durant des siècles, celle des Etats d'Europe. Voici les trois portes de cette mer intérieure : Gibraltar (en haut), le canal de Suez (à gauche) et les Dardanelles (à droite).

elle avait défendu toutes sortes de causes ; mais c'est en prenant pied en Algérie, puis en Tunisie et, enfin, au Maroc qu'elle intégrait l'Afrique à l'Europe. C'est la Russie, qui, tournée vers le nord par Pierre le Grand, reprenait sa marche vers le sud, vers la mer libre, marche qui continue. C'est aussi l'Autriche-Hongrie, empire aujourd'hui disparu, qui fut longtemps puissance méditerranéenne et dont les Etats successeurs ont hérité : l'Italie, la Yougoslavie, l'Autriche. Tous les Etats d'Europe ont eu une politique méditerranéenne.

Et c'est au rythme de la politique continentale que s'est développée la Méditerranée. A chacune des crises entre les Etats de l'Europe correspond une période de transformation ; au contraire, aux périodes de calme, c'est le maintien du *statu quo*. Cette formule diplomatique est celle que l'on retrouve le plus souvent employée dans les traités depuis trois siècles.

Il y a une relation continuelle entre ces deux faits : le statut continental et la situation en Méditerranée. L'histoire récente le démontre : la France a pu occuper l'Algérie à l'occasion des révolutions en Europe, en France, en Belgique, en Pologne ; comme elle a obtenu aisément la Tunisie grâce à l'appui de Bismark, puis le Maroc, parce que l'Angleterre y trouvait un intérêt et une compensation en Egypte. La question d'Orient n'est qu'un conflit continuel entre les Etats d'Europe, qui, ne pouvant régler à leur convenance la succession de l'Empire ottoman, tombent d'accord pour laisser les choses en l'état. L'hégémonie allemande après 1871 a pu s'établir sur le continent grâce au double conflit entre la France et l'Angleterre en Egypte et entre la même Angleterre et la Russie sur les Détroits, les Balkans et l'Arménie. L'entente cordiale France-Grande-Bretagne s'est faite en Méditerranée, comme a toujours été faite l'entente italo-britannique qui a ruiné la Triple Alliance en 1915.

Les exemples sont si nombreux et si frappants qu'il n'y a plus de doute à avoir. Les pays méditerranéens n'ont été qu'une sorte d'enjeu dans la politique européenne, et c'est en Méditerranée que la diplomatie a trouvé un terrain combien favorable à toutes les combinaisons. Et dans ce jeu peut-on discerner certaines constantes ?

La première est que les problèmes des pays méditerranéens ont été politiques, comme nous venons de le voir ; économiques, comme il est facile de le démontrer : valeur de la route méditerranéenne et de certains produits, comme le coton d'Egypte et le pétrole du Proche-Orient. Mais au delà de ces deux aspect il faudra attendre la première guerre mondiale pour qu'un troisième préoccupe enfin l'Europe : ce sont les problèmes de civilisations, c'est-à-dire les rapports entre les populations et ceux qui les dirigent.

La seconde est la prédominance du rôle de la Méditerranée dans la politique mondiale ; plus exactement, c'est dire que la plus petite affaire qui s'y produit a des répercussions inattendues et des enchaînements surprenants. On peut considérer que les questions américaines sont devenues, depuis un siècle, spécifiquement américaines et que les autres continents n'ont point à s'en mêler. On peut même croire que la mer du Nord a atteint une stabilité définitive. Au contraire, la Méditerranée est la conjonction de la politique mondiale aujourd'hui, après avoir été, comme nous l'avons montré, la conjonction de celle des Etats d'Europe.

Enfin, le troisième fait, remarquable par sa continuité, c'est le morcellement politique continu des Etats méditerranéens, dont le nombre augmente à chacune des crises européennes : huit Etats en 1815, douze en 1914, plus de dix-huit aujourd'hui. Ce fait n'est pas négligeable ; il montre combien le problème méditerranéen est lié à celui de l'Europe centrale et balkanique, où le même morcellement s'est produit et où il a les mêmes effets : une lutte d'influence entre grandes puissances.

Si la Révolution française et l'Empire ont réveillé le monde méditerranéen, endormi depuis plusieurs siècles, et si de cette première crise européenne datent la renaissance d'un mouvement unitaire italien, les aspirations d'indépendance, bientôt suivies d'effet, de la Grèce, le réveil de deux mondes slaves au nord, arabes au sud sous le joug turc, ce n'est qu'après la première guerre mondiale de 1914-1918 que, à l'occasion d'un nouveau déchirement du continent, les peuples méditerranéens entrent dans une voie nouvelle : celle des revendications politiques et sociales, mouvement lent d'abord, mais de plus en plus apparent. Il faudra une nouvelle tourmente européenne pour que, au grand jour, s'affirment les positions intransigeantes d'aujourd'hui. Et c'est ainsi que la Syrie et le Liban sont devenus deux Etats indépendants, où aucune troupe étrangère ne stationne ; que l'Egypte vient d'être évacuée par les soldats britanniques, qui cantonnent encore le long du canal ; que la Palestine réclame une indépendance bien difficile à concilier avec la présence de l'Etat sioniste sur son territoire ; que le sultan du Maroc prononce à Tanger un discours où sont évoquées l'unité du monde arabe et la permanence de sa civilisation. La Ligue arabe est un élément politique du monde méditerranéen d'aujourd'hui plus qu'une réalité. Et c'est en cela surtout qu'elle a une importance.

La Méditerranée est fermée par trois portes étroites : Gibraltar à l'ouest, Suez à l'est, contrôlés par l'Angleterre; les Détroits, sous la souveraineté de la Turquie. Il n'y a rien à redire à la position britannique à Gibraltar, mais le régime de Suez et des Détroits est l'objet de revendications. Déjà les Anglais considèrent que Suez pourrait être perdu pour eux ; aussi bien sont-ils fortement installés en Transjordanie et au sud de l'Egypte, au Soudan, qui, avec le Kenya, devient une plaque tournante de voies continentales et aériennes. Enfin, la vieille route du Cap reste assurée par la certitude d'une liaison de plus en plus étroite entre l'Afrique du Sud et la couronne. Les Détroits gardent leur importance, mais la Macédoine en prend une nouvelle avec ses trois ports : Dedeagatch, Cavalla et Salonique. La Macédoine restera-t-elle grecque ?

Les Britanniques s'y sont employés, et ce sont les Américains qui viennent à leur aide. Le discours Truman a fixé les limites de la poussée soviétique. La Grèce, au bout de la péninsule balkanique slave, barre la route aux Slaves. Nous voici revenus en 1853 : lorsque le tsar Nicolas a tenté de mettre l'empire ottoman sous son influence, sous prétexte de protéger les chrétiens orthodoxes, l'Angleterre de Palmerston, la France de Napoléon III se sont alliées pour défendre la souveraineté du sultan et pour s'opposer aux ambitions de la Russie. Contre les menaces soviétiques Londres trouve aujourd'hui l'appui des Etats-Unis, dont la politique méditerranéenne est déjà ancienne, en raison des intérêts américains dans le Proche-Orient, renouvelés pendant la guerre contre l'Allemagne, et, enfin, où elle a trouvé un point où elle puisse défendre ses principes. Mais la Grèce est-elle le seul champ de cette lutte par personnes interposées ? Ne risque-t-il pas de s'étendre à la Turquie et, à l'ouest, à l'Italie ? — nous n'osons dire à la France, quoique en Algérie et au Maroc on ait voulu lui donner ce caractère. Et Franco bénéficie de cette opposition dont il tire habilement parti.

Au début du XIX[e] siècle l'Angleterre et la Russie n'avaient aucun point de contact, elles étaient séparées l'une de l'autre par la barrière de ces deux structures politiques supranationales qu'étaient l'empire des Habsbourg sur le Danube et l'empire ottoman dans la péninsule des Balkans et en Méditerranée. La première guerre mondiale a ruiné ces deux systèmes et ouvert leur succession, dont le règlement est le fond de tous les problèmes de l'après seconde guerre mondiale.

Au lendemain de la défaite allemande — l'Allemagne avait réorganisé à son profit l'Europe centrale — l'U. R. S. S. dominait la Pologne, qu'elle restaurait avec un gouvernement soumis à son influence, occupait l'Allemagne jusqu'à l'Elbe, la Bulgarie, l'est de l'Autriche, la Hongrie, la Roumanie et imposait Tito à la Yougoslavie à la place du roi Pierre. Pour la première fois dans l'histoire les Russes devenaient puissance danubienne.

Les Etats-Unis d'Amérique ont pris conscience de cette situation de fait qui dure, et que rien ne paraît devoir modifier. Aussi bien ont-ils été entraînés à prendre parti : ils viennent de le faire en Méditerranée. Le discours Truman du 12 mars ouvre donc une période nouvelle. En Grèce comme en Espagne, en Turquie comme en Italie, en France, en Afrique du Nord française, dans les Détroits comme à Suez, et dans les Etats membres de la Ligue arabe, c'est-à-dire dans ce milieu méditerranéen que nous avons parcouru vont s'affronter deux systèmes vieux comme le monde : le système continental, à tendance hégémonique ; l'autre, océanique, des routes et des bases. Une fois de plus c'est sur les bords de la mer latine que se fixera notre destin.

R. CÉRÉ.

(*) Avec cette étude s'achève l'enquête de « France-Illustration » « Autour de la Méditerranée », qui a comporté les articles suivants : De Marseille au Caire (29 juin 1946) ; la Grèce attend le verdict des dieux (9 et 27 juillet) ; le Dilemme de la Turquie (10 et 24 août) ; Routes impériales (31 août) ; le Maroc après deux guerres (14 septembre) ; Visite aux colons du Maroc (28 septembre) ; le Malaise algérien (12, 19 et 26 octobre) ; Tunisie, terre de contacts (2 novembre) ; la Tunisie au travail (9 novembre) ; la Reconquête de l'Afrique du Nord (23 novembre) ; l'Egypte, avant-garde du monde arabe (14 décembre) ; le Réveil du monde arabe (21 décembre) ; le Problème palestinien est-il insoluble ? (28 décembre, 4 janvier 1947) ; Choses vues en Palestine (11 janvier) ; Visions libanaises (1[er] février) ; Entre Oronte et Euphrate (1[er] mars) ; Au pays de l'inquiétude (12 et 19 avril).

La vaste tribune, très élevée, de la synagogue de Carpentras est ornée d'un balcon de ferronnerie arrondi et dominé par les trois grands chandeliers à sept branches.

LE MUSÉE DE LA SYNAGOGUE

ANS l'amitié, de braves gens viennent de s'assembler qui, d'origine israélite ou chrétienne, ont assuré la sauvegarde d'un précieux et élégant monument français. Des bonnes volontés dans Cavaillon, opulente cité du Vaucluse aux primeurs et melons fameux, s'accordèrent pour maintenir la synagogue en son état. Du XIII^e^ siècle à nos jours, là battit le cœur des *Quatre Saintes Communautés du Comtat.*

Avant cette guerre, un *Comité de sauvegarde des synagogues comtadines* avait été créé sous la présidence d'honneur du grand-rabbin de France, Israël Lévi, assemblant M^me^ Fernand Alphen, MM. Raoul Bloch-Laroque, de Camondo, André Spire, Armand Lunel, Salomon Reinach, Darius Milhaud, Raphaël Georges-Lévy, Roger Rebstock, Valabrègue, président de la communauté de Carpentras, et encore MM. Valentin, architecte des monuments historiques, Robert Caillet, l'archiviste H. Chobaut. La guerre passa, qui épargna le temple. La ville ne compte plus de fidèles pour desservir la synagogue. Que faire ? Des convoitises naissaient dans la cité prospère, dont la population ne cesse d'augmenter. On voyait déjà dans ce saint local une salle de cinéma, un bal, un garage. Un accord dû à un maire véritablement éclairé, M. Fleury Mitifiot, a transmis le temple au *musée Calvet* d'Avignon, qui veille sur les deux musées de Cavaillon. Le conservateur du musée avignonnais, M. Joseph Girard, délègue à la surveillance le jeune conservateur cavaillonnais M. André Dumoulin. Le temple est devenu annexe du *musée du Vieux-Cavaillon.* Le fidèle y trouvera toujours asile de prières. Le voyageur, un vrai plaisir.

En mars 1947, le musée de la synagogue a été visité par MM. Vergnet-Ruiz, Georges-Henri Rivière et Thiboud, inspecteurs des musées de province, qui en ont approuvé l'idée et l'agencement et proposé d'y grouper les souvenirs des communautés israélites épars dans les musées régionaux. Le *Museon* d'Arles et le musée de Grenoble possèdent quelques pièces de cet ordre. On aimerait cependant que seuls soient assemblés ici les souvenirs des *Quatre Saintes Communautés du Comtat*, qui furent très exclusives.

Voyons, avant de décrire cette synagogue-

Dans la synagogue de Cavaillon, le balcon de la tribune et les deux rampes en ferronnerie de l'escalier furent exécutés en 1773 par le maître serrurier François Isbard pour 1.464 livres.

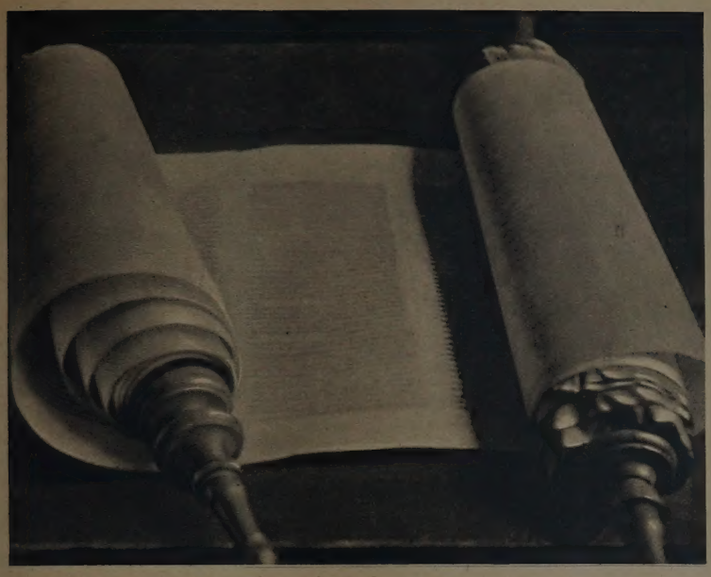
musée préservée de toute profanation, ce que fut la communauté qui l'éleva.

Dès 1303, on nommait le Comtat le *Paradis des Juifs* à cause de la protection accordée par le pape aux Juifs, qui leur avait donné la prospérité à l'ombre de la tiare, une douceur de vivre unique en ce temps. Du moyen âge à la Révolution, le Comtat abrita les *Quatre Saintes Communautés*, Avignon, Cavaillon, Carpentras, L'Isle-sur-Sorgues, communautés qui eurent leur vie propre, de foi profonde et d'étroite solidarité. *Autant de petites républiques censitaires placées sous le haut protectorat du souverain pontife*, a écrit un de leurs descendants. Les Juifs vivaient dans *la carriero*, en provençal, la *Mecilla*, en hébreu, leur rue, ou plus exactement leur quartier, au cœur de la cité. Les chefs élus se nommaient les *baylons*, les petits *bayles*, mot rural qui s'applique aux bergers des grands troupeaux et aux maîtres des mas et des domaines. La loi civile se trouvait dans les *Escamots*, vraie charte concédée par la puissance protectrice. Les *baylons de l'aumône* étaient délégués à l'assistance, aidaient les indigents, les prisonniers, réglaient la garde des malades, assuraient l'avenir des orphelins et dotaient les filles pauvres. L'argent manqua parfois pour tant de soins et l'on dut emprunter aux dominicains, aux chartreux, aux carmélites, aux pénitents. Aussi était-il difficile de sortir de la communauté, qui devait assurer le service de l'emprunt.

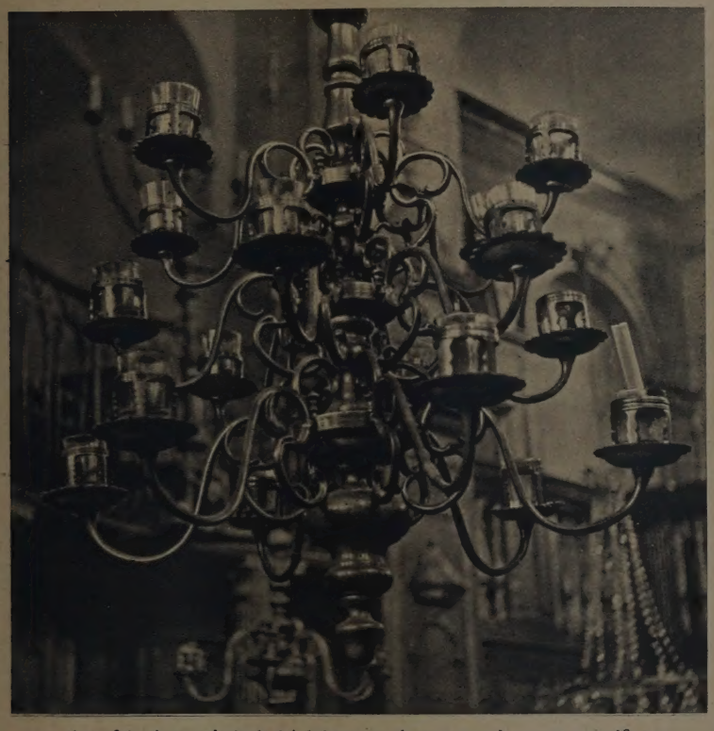
LA synagogue de Cavaillon, dont l'avenir a paru incertain ces dernières saisons et qui, grâce à de précieuses précautions, fut épargnée par les Allemands, est un aimable édifice qui a succédé à un temple plus ancien et sévère. Grâce à M. H. Chobaut, archiviste en chef du Vaucluse, si dévoué à l'œuvre des *Amis des synagogues comtadines*, on sait l'histoire du monument. En 1453, les Juifs de Cavaillon, que l'on trouvait déjà au XIVe siècle, habitèrent la rue de Fabriciis, aujourd'hui rue des Juifs. A la fin du XVe siècle, leur temple menaçait ruine. En 1498, les israélites demandèrent à l'évêque de Cavaillon l'autorisation d'édifier un temple neuf dans leur rue. Le temple fut bâti. En 1615, les *baylons de l'aumône* y firent établir un tabernacle en plâtre par le maçon Jacques Grangier. Le 25 septembre 1771, la communauté décida de bâtir un nouveau temple ; le Comtat étant sous la domination française, ce qui lui arrivait quelquefois, les Juifs demandèrent à l'intendant de Provence la permission d'emprunter 6.000 livres à cet effet. Les banquiers Pierre et Barnabé Desandré, d'Avignon, prêtèrent de l'argent par des emprunts cautionnés par la communauté. Le 14 janvier 1772, les députés donnèrent à prix fait la reconstruction à Armelin père et fils, maîtres maçons cavaillonnais, qui s'engagèrent à démolir et refaire les murailles, établir une façade en pierre des Taillades et d'Oppède, planter des consoles en fer sur la façade pour y appuyer un balcon, ménager à l'intérieur une niche pour recevoir la chaise des circoncis. L'ouvrage fut examiné et reçu le 23 avril 1773 par Lambertin, architecte d'Avignon. La communauté juive obtint quittance des 3.548 livres, 18 sous, 3 deniers, payés par elle aux entrepreneurs. Cet extérieur est discret, tout au contraire de l'intérieur, qui, comme celui du temple de Carpentras, n'est qu'ornement et joliesse.

Le maître serrurier François Isbard, en

« Coffret précieux, délicatement ciselé à la manière d'un bijou », la synagogue de Cavaillon est ornée à l'intérieur d'aimables décors et de boiseries précieuses.



Voici les Livres de la loi, ou Sepharim, *rouleaux en parchemin parfois longs de 30 mètres.*



Autrefois, le temple était éclairé par ces lustres, nombreux et magnifiques.

Originale et massive, une des lampes sacrées qui brûlaient devant le sanctuaire.

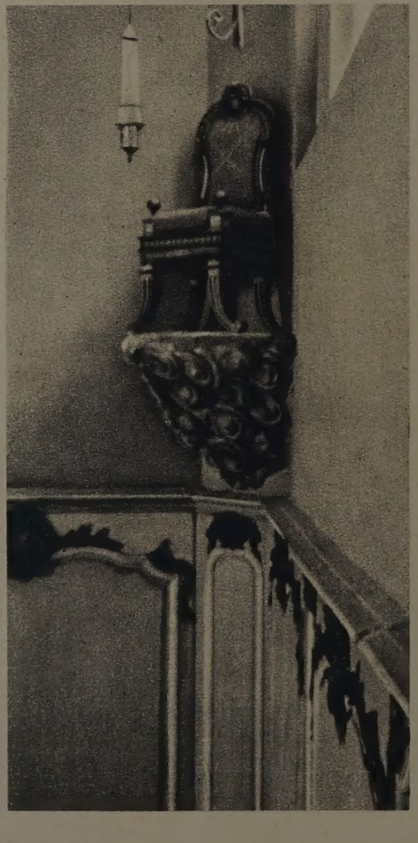
Quand il lit la Tora *le lecteur se tient devant la* Teba *surmontée de son dais précieux.*

Le cabussadou, *bain rituel à l'usage des jeunes filles la veille de leur mariage.*

1773, exécuta le balcon de fer, les deux rampes en ferronnerie pour l'escalier de la tribune et son escalier, le tout pour 1.464 livres, en trois ans. La communauté acheta l'enfoncement d'une maison voisine pour placer le tabernacle. On doit à M. H. Chobaut de connaître les noms des décorateurs si adroits, sachant tout de leur art et des modèles du XVIIIe siècle : J.-J. Charno, sculpteur à L'Isle-sur-Sorgues pour les sculptures en pierre et bois, les panneaux intérieurs et la porte d'entrée; le vitrier Caroly, le plâtrier Antoine Gavarry, qui fit les plafonds en 1774. A tous ils se partagèrent près de 1.000 livres. La réfection totale coûta 8.000 livres, et peut-être 14.000, chiffre indiqué dans l'autorisation de dépense obtenue du vice-légat du pape.

C'est de 1774 que date ce temple, vrai salon orné de décors profanes, ravissant par ses boiseries, ses ferronneries, ses gypseries. Le goût des artisans comtadins autant que des *baylons* de la communauté a doté le Comtat d'un de ses monuments religieux les plus aimables. Ce « coffret précieux, délicatement ciselé à la manière d'un bijou », est long de 9 mètres, large de 6 et haut de 8. Toute la communauté s'y devait tenir à l'aise. A la fin du XVIIIe siècle, elle ne comptait que deux cents membres. Le goût de générations y fut formé. Des antiquaires expérimentés sont sortis de ces milieux. Tout est grâce dans le décor aux ors à peine passés des boiseries autour de la salle et au-dessus de l'arche, balustrade de la tribune de l'officiant et grille de l'arche en ferronnerie, vraie dentelle de fer, élégance de la tribune, baldaquin, corbeilles de bois, guirlandes de fleurs légères et fruits du riche pays durançol. La porte d'entrée est de style Louis XV. Une inscription hébraïque, respectée, appelle les offrandes dans le tronc. Vestige bien conservé du XVIIIe siècle, la synagogue de Cavaillon fut réparée en 1853, dégagée en 1864 et 1901, tardivement classée parmi les monuments historiques avant 1939, miraculeusement préservée pendant la dernière guerre et aidée dans la sauvegarde par les Amis des synagogues comtadines et la bonne fondatrice, en allée, du *Vieux-Cavaillon*, notre amie regrettée Marie-Thérèse Jouve, qui nous fit complice de ses soins. Hélas ! le temple n'a plus de fidèles ! La solution donnée pour sa préservation est heureuse. Ce sera le musée des traditions judéo-comtadines.

Dans sa petite niche de la synagogue de Carpentras, le « trône du prophète Elie » est un siège qui fait honneur à l'ébénisterie de son époque. Et la chaise des circoncis, posée sur un socle sculpté dans le temple de Cavaillon, n'est pas moins digne des maîtres artisans comtadins du XVIIIe siècle.



CETTE synagogue du plus gentil des siècles d'art français est plus élégante que celle de Carpentras. Celle-ci est un bien gracieux édifice du XVIIIe siècle, avec tous les charmes du temps et les dorures comtadines. Elle a succédé à des temples plus modestes. M. R. Caillet, conservateur honoraire de l'*Inguimbertine*, nous montre des Juifs dès 1247 à Carpentras, mais certainement il y en avait avant cette date. On a trace d'une synagogue en 1277. La communauté obtient de l'évêque en 1367 l'autorisation de bâtir un nouveau temple. En 1677, la synagogue est réparée, mais bientôt elle devient trop petite pour les huit cents fidèles. Autorisation est donnée par le prélat en 1740 ; les travaux durent trois ans. Plus de 30.000 livres, grosse somme pour le temps, sont dépensées. Mais les constructeurs ont vu les choses un peu trop largement ou, plus exactement, de trop haut. Le temple est plus haut que la cathédrale chrétienne de Saint-Siffren et l'église des Visitandines. L'évêque, Mgr d'Inguimbert, s'appuyant sur une bulle de Jean XXII, obtient de la cour de Rome de faire démolir les parties trop élevées du temple israélite. L'édifice, un peu rogné, gardera depuis son aspect. La synagogue est fermée le 3 ventôse an II et devient lieu de réunion de la Société populaire des sans-culottes. Les Juifs s'assemblent dans la cathédrale, devenue temple de la Raison. Hélas ! en pluviôse an II, les objets du culte israélite, les belles lampes juives en cuivre sont envoyés à la fonte. On a heureusement mis quelques pièces de côté... L'an VIII, la communauté retrouve son temple.

Revoyons-le avec Robert Caillet, ce joli temple ! Une partie est très ancienne et contemporaine de la création du régime du ghetto fermé. Tout le reste et l'adorable décoration intérieure sont du XVIIIe siècle. La décoration conserve « une grâce inattendue et la richesse des jours de splendeur ». De hautes boiseries se dressent sur deux faces. Les tribunes ont gardé leurs balustres de bois. Une vaste tribune, très élevée, comporte un balcon de ferronnerie, arrondi et orné des trois grands chandeliers à sept branches. Dominant le sol de plusieurs mètres, la *Teba* et son dais précieux sont l'asile du pieux lecteur de la *Tora*. Le sanctuaire fait face à la tribune. Là sont enclos les rouleaux des Livres de la loi, les *Sepharim* en parchemin. Une petite cella (on ne saurait dire autrement) renferme trente-deux livres saints dans les niches de bois peint. Un de ces rouleaux n'a pas moins de 32 mètres de long. Tous les rouleaux sacrés sont recouverts de tissus précieux du XVIIIe siècle.

Une petite estrade devant les portes du sanctuaire avec sa balustrade défend l'entrée. Les lampes sacrées brûlent au-dessus. Le visiteur admire la profusion et la beauté des lustres de cristal, de cuivre, de bronze, de tôle découpée. Dans la petite niche, le trône du prophète Elie, sculpté par quelque vieil artisan judéo-comtadin, est un travail ravissant d'ébénisterie. Il ne quitte plus sa niche maintenant pour les circoncisions, qui avaient valu aux Juifs comtadins le surnom de *suço berri*. La lampe des Macchabées, en cuivre, est un accessoire massif et imposant. Une sacristie encore et une cour à ciel ouvert. La cour réunissait les fidèles pour le *souccot*, la fête des Cabanes et la bénédiction de la Lune. La dépendance la plus cocasse est le *cabussadou*. Le mot provençal vient de *cabus* ou *cabussado*, en français : plongeon. C'est un lieu étrange, humide, presque obscur. Dans les fondations gothiques, et peut-être romanes, du temple, la piscine fut creusée qui demeure et qu'éclaire une chandelle dans sa niche. La vierge juive devait, la veille de son mariage, en présence des dames de la communauté, plonger dans l'eau, *cabussa*, tout entière, cheveux compris. Pendant l'immersion, les doyennes, assises sur des bancs de pierre, agitent des clochettes, quelques sonnailles de Simon, de Carpentras. Sortie de l'eau glacée, la vierge est essuyée, frottée par des mains ferventes, réchauffée dans la *flassade*, peignoir fruste tissé naguère pour cet emploi avec des chiffons, vieux sacs, rubans élimés, fonds de corsage, couvertures de parapluie par les bergers du Haut-Comtat, nous dit Armand Lunel, qui tenait le récit de Mélanie Cohen. Le bain au *cabussadou* n'est plus pratiqué. En 1938, j'ai protesté contre le projet d'installer l'éclairage électrique dans cet antre sacré, auquel il fallait conserver tout son secret. C'est en Provence le dernier *cabussadou*.

La communauté judéo-comtadine de Carpentras a bien diminué en nombre. La synagogue ne voit plus les fêtes de Rosh Hachana, Yom Kippour, Pourrim. Les prières en commun ne se font plus autour des Meghilhot et des Sepharim, il n'est plus de ministre résidant ni de chantre. Le rabbin d'Avignon vient cependant célébrer les mariages, sans bain, au *cabussadou*. La persistance de la petite communauté judéo-comtadine à Carpentras permet de garder au temple sa signification sacrée et son utilisation pieuse. Mais pourquoi les scouts juifs de Marseille et de Paris ne viennent-ils pas camper près du temple ? Les orphelins juifs dont les parents ont été exterminés par l'Allemagne trouveraient ici milieu spirituel, souvenirs anciens, temple de l'oraison.

MARCEL PROVENCE.

Phot. G. BRUN et J. MARCEL.

ENQUÊTE SUR LES QUATRE ZONES ALLIÉES EN ALLEMAGNE

COMMENT VIVENT LES « OCCUPÉS »

de notre envoyé spécial FERNAND FIZAINE

Après avoir étudié dans une série de voyages « Chez les neutres », « A travers l'Europe libérée » et « Autour de la Méditerranée », la situation de la quasi-totalité du vieux continent au lendemain du grand conflit mondial, **France-Illustration** ***entreprend aujourd'hui une enquête à travers le pays qui a été la cause première, l'agent direct ou le responsable, des bouleversements enregistrés dans les dix dernières années.***

Nous avons demandé à M. Fernand Fizaine, un des meilleurs spécialistes des questions d'outre-Rhin, de parcourir les quatre zones d'occupation alliées en Allemagne et de donner objectivement à nos lecteurs le fruit de ses observations. Ce reportage arrive à son heure, au lendemain de la Conférence de Moscou qui s'est achevée après avoir abordé l'étude du traité de paix avec cette Allemagne dont l'évolution commandera sans nul doute la paix du monde.

Je viens de passer six semaines en Allemagne. De la mer du Nord aux montagnes bavaroises, j'ai sillonné ses routes et le réseau monotone de son *Autobahn*, unique vestige valable de l'hitlérisme. Elle est, en effet, pratiquement intacte, à part quelques ponts sautés qui marquent les points de rencontre des colonnes blindées. Mais son utilité est devenue contestable depuis qu'elle ne relie plus entre elles que des villes en ruine.

Je me suis mêlé, presque toujours anonymement, à ses foules, assistant à des meetings politiques, m'insérant dans les files d'attente aux seuils des magasins d'alimentation, partageant les banquettes de bois ou le rectangle nu de leurs wagons de chemin de fer, où des planches grossièrement assemblées autour d'un minuscule carreau remplacent les vitres absentes, accroché en équilibre instable sur les marchepieds des tramways partout et toujours bondés, coincé dans le magma humain de l'*Untergrundbahn*, le métro berlinois.

J'ai goûté aux insipides ou douteuses préparations culinaires dont ils se délectent.

J'ai été reçu dans des familles. J'ai visité des sinistrés dans les caves ou les anciens *Bunker* antiaériens qui les abritent. J'ai conversé avec les représentants de toutes les classes sociales, avec des hommes politiques et des journalistes et aussi, allais-je écrire, des nazis et des antinazis. Mais on sait qu'il n'y a plus, que dis-je !... qu'il n'y a jamais eu en Allemagne de nazis. Du moins n'en ai-je rencontré aucun qui se confessât tel. Cependant rares furent mes interlocuteurs chez qui ne perçât pas au bout de quelques minutes l'oreille brune.

Au moment même où j'arrivais à Berlin les ministres des Affaires étrangères de France, des Etats-Unis et de Grande-Bretagne traversaient l'ancienne capitale du Reich pour aller à Moscou engager la gigantesque partie d'échecs dont dépend le sort du monde. L'Allemagne, dans ce jeu fatidique, n'est encore sans doute qu'un pion que l'on manœuvre avec plus ou moins d'habileté pour faire pièce à l'adversaire. Mais c'est le maître-pion sur l'échiquier de la paix. Je dirai en outre que c'est un pion auquel on a imprudemment et prématurément donné la parole. Ses crimes effroyables et son manque manifeste du sens de ses responsabilités ne méritaient guère cette mansuétude.

L'Allemagne, pour reprendre une image qu'elle affectionne, fait penser aujourd'hui à une sorte de marmite de sorcière, un *Hexenkessel* où bouillonnent des passions, des violences, des virulences qu'il eût fallu au contraire se garder de libérer. Si cette marmite en vient à exploser, il n'en sortira certes rien de bon.

Au moment où je la parcourais, l'Allemagne regardait avec colère, avec rage même vers Moscou. Car elle sentait que son sort commençait à se fixer. C'est pourquoi il importe de bien connaître tous les éléments qui mijotent dans cet infernal chaudron. Toute faute, toute erreur de jugement risquent en effet d'avoir pour l'avenir les plus funestes conséquences. Le passé est là, hélas ! pour nous rappeler combien nos actes nous suivent.

Que de possibilités offrait pour la paix véritable, au lendemain de l'effondrement hitlérien, une Allemagne qui ressemblait à un pays ravagé par une éruption volcanique ! Elle avait été ébranlée jusqu'aux fondations. Ses populations, brassées, malaxées comme une masse en fusion, attendaient des vainqueurs la fixation de leurs nouvelles normes de vie. Tout était alors possible. On pouvait profiter de cette plasticité pour couler dans un moule neuf et définitif cette lave brûlante. Le manque d'unité de vues entres Alliés non seulement ne l'a pas permis, mais a très vite redonné aux Allemands le sentiment qu'ils pouvaient encore jouer entre les occupants divisés un rôle primordial.

L'Allemagne est devenue pour les Alliés un enjeu. Ils en sont arrivés (la France exceptée) à flatter la seule passion qui anime profondément les masses germaniques — la passion nationaliste. Voulant s'en servir, ils n'ont réussi qu'à la servir.

Cela, pour l'observateur impartial, éclate à chaque pas qu'il fait outre-Rhin.

Comment se présente aujourd'hui l'Allemagne ? Ce pays qui, en 1940, comptait 72 millions d'habitants vivant sur 470.699 kilomètres carrés, a gardé une population d'environ 70 millions. Mais son territoire a été ramené, à Potsdam, par l'adoption provisoire de la frontière de l'Oder, à 356.610 kilomètres carrés. Il a donc perdu au bénéfice de la Pologne et de l'U. R. S. S. 114.089 kilomètres carrés, soit près du quart de sa superficie.

La densité de sa population est passée de 143 à 182 au kilomètre carré. Pourtant ce chiffre n'offre rien d'effrayant à priori, puis-

A Hambourg, au milieu des ruines, ont surgi des rangées de baraques, méprisées à tort par les sinistrés, qui les appellent niches à chiens.

qu'il reste inférieur à celui dont s'accommodent fort bien la Belgique, les Pays-Bas, et même l'Angleterre — sans parler de la Chine.

On pourrait s'étonner qu'après une guerre aussi meurtrière, qui lui a coûté, selon les estimations les plus prudentes, au moins 7 millions et demi de morts, l'Allemagne ait presque conservé le chiffre de sa population. C'est qu'elle a été obligée d'absorber un nombre à peu près équivalent de nationaux qu'elle avait essaimés en Europe centrale, notamment en Pologne et en Tchécoslovaquie.

Comment se répartit une masse que son seul poids rend encore si dangereuse ? A elles seules, les trois zones d'occupation occidentales groupent plus de 45 millions d'Allemands (soit 23 en zone britannique, 16 en zone américaine et 6 en zone française).

Un autre aspect qui se révèle derrière la sécheresse des chiffres est qu'il y a actuellement en Allemagne 7 millions de femmes en surnombre. La disproportion est particulièrement sensible à Berlin, et c'est la principale raison de l'incroyable crise de moralité que traverse le pays. Ce qui frappe aussi, c'est le nombre élevé d'enfants et de vieillards dont se composent les communautés d'outre-Rhin. Et, parmi les hommes jeunes que l'on rencontre, la proportion de mutilés paraît énorme.

Comment vivent, se logent et se vêtissent ces foules ? Le problème est différent, bien entendu, suivant qu'il s'agit des villes ou des campagnes. Alors que les villages n'ont pratiquement pas souffert, toutes les grandes villes sans exception ont subi des destructions allant de 60 à 90 %.

Aujourd'hui, après plus de deux ans, ces montagnes de décombres semblent s'enfoncer lentement dans le sol, se désagréger et retourner à la terre. L'herbe les envahit comme un cimetière abandonné, et cette image n'est pas gratuite, puisque des milliers de cadavres pourrissent sous leur amoncellement.

De l'avis général, il faudra au moins un demi-siècle avant que la plupart des villes allemandes retrouvent non pas leur visage d'autrefois — car plus d'une ne le retrouvera jamais — mais un aspect au moins décent. Les matériaux récupérables ont été rangés partout avec soin, mais beaucoup de carcasses d'immeubles calcinées semblent tenir debout par miracle et constituent un danger constant pour les passants. Il faudra bien finir par les abattre.

Peut-on imaginer que dans ces ruines, où flottent parfois des odeurs de charnier, vivent des êtres humains entassés dans des caves ou des rez-de-chaussée rudimentairement couverts de planches, de papier goudronné ou de tôle ondulée ?

Cependant, beaucoup de ces abris de fortune ouverts à tous les vents que j'ai visités ne manquent pas d'un confort relatif.

Il y a aussi, notamment à Hambourg et dans la Ruhr, des rangées de huttes à toit semi-circulaire en tôle ondulée que l'on nomme *Nissen-huts*. Elles ne semblent pas, toutefois, rencontrer la faveur des sinistrés auxquels elles sont destinées, parce qu'ils craignent, selon l'avis des techniciens britanniques, qu'elles ne nuisent à leur standing. Ils les appellent *niches à chiens*, et ils ont tort. Car, en dépit de leur aspect extérieur assez peu engageant, ces maisonnettes ne laissent pas de garantir un certain confort. Elles comportent généralement un sitting-room, ou plutôt une cuisine-salle à manger, une *kitchenette* selon la mode américaine, plus une buanderie et deux ou trois chambres. Malheureusement, sur les deux mille qui avaient été prévues dans la Ruhr avant la fin de l'année dernière, très peu ont pu être édifiées. Les matériaux de construction avaient mystérieusement disparu en cours de transport. Il en est de même pour les maisons préfabriquées, dont il n'existe guère que des prototypes.

Moins fortunées, certes, sont les familles, parfois nombreuses, que l'on a logées dans les *Bunker*, démunis de fenêtres, où ne pénètre jamais la lumière du jour. L'air n'y est renouvelé que par un brassage électrique, et il y règne une chaleur d'étuve.

Pour cette Allemande, qui profite d'un pâle rayon de soleil pour utiliser un foyer rudimentaire installé en plein air, le problème d'une cuisinière et de son tirage ne se pose pas.

Ces *Bunker*, il est vrai, ne sont prévus que comme lieu de passage. Mais c'est un provisoire qui risque de durer. Certaines familles que j'ai interrogées vivaient là-dedans depuis sept ou huit mois sans voir se réaliser la promesse d'un logement plus sain.

Toutes ne sont pas aussi mal loties. Après chaque raid aérien qui avait creusé d'immenses vides dans la population, les survivants se sont tassés dans les appartements devenus disponibles ou insuffisamment occupés. Ce reclassement s'est fait dans les derniers mois du régime hitlérien ou, pour employer l'euphémisme courant, du « précédent gouvernement ». Depuis, il y a eu pas mal d'autres locaux rendus vacants par l'expulsion ou la disparition de leurs propriétaires nazis. Il reste souvent, enfin, les ressources d'une vaste banlieue.

Cet ancien employé des postes a remplacé son tri quotidien par la recherche d'un peu appétissant butin qui lui fournira son repas.

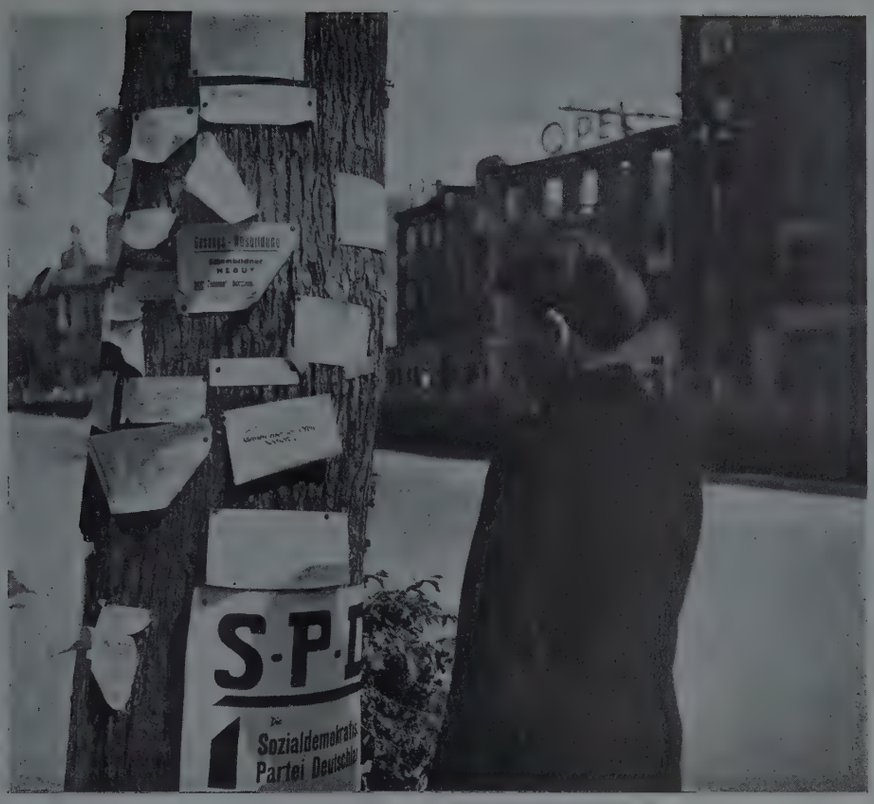
Et la nourriture ? Fions-nous d'abord à notre impression visuelle. Le nombre des calories attribuées se lit plus aisément sur les visages que sur toutes les statistiques du monde. Eh bien, dans l'ensemble, les Allemands n'ont pas l'air vraiment affamés.

Une fois encore, le contraste est frappant entre les villes et les campagnes. Laissons ces dernières à leur sort, qui, en Allemagne comme partout d'un bout de l'Europe à l'autre, reste de loin le plus enviable. Dans les villes c'est différent. Le ravitaillement en tient compte qui donne aux citadins des rations supplémentaires.

Que ces rations soient maigres, cela ne fait aucun doute. Il nous suffira, pour les apprécier, de nous rappeler ce que furent les nôtres sous l'occupation allemande. Ils n'en sont qu'à la deuxième année d'un régime qu'ils nous ont imposé pendant quatre ans et dont nous sommes loin d'ailleurs d'être débarrassés. J'ai vu un peu partout des étalages de charcuterie fort appétissante au moment précis où Paris était totalement privé de viande. Il serait donc exagéré de dire, comme ils le font volontiers, qu'on les laisse « crever de faim ».

Appelons les chiffres à la rescousse ! Dans les deux principales zones d'occupation occidentales, la ration quotidienne est de 1.600 calories pour les adultes, 2.000 pour les enfants et les adolescents, 2.550 pour les ouvriers manuels, 2.600 pour les récentes ou futures mamans, 2.900 pour les travailleurs de force et 4.000 pour ceux de la catégorie exceptionnelle, les mineurs en particulier. Les autres zones, et notamment la zone russe, ont des taux similaires. Et puis il y a, bien entendu, le troc et le marché noir ! La cigarette est toujours la reine de ce sombre négoce. C'est le nouvel étalon monétaire, d'une valeur quasi universelle.

Le troc est officiellement encouragé par la création des boutiques d'échange, sortes de braderies permanentes et minables où l'on trouve les objets les plus hétéroclites,



Beaucoup d'arbres servent de pages d'annonces manuscrites, où chacun demande ce qui lui fait défaut et offre ce qu'il peut en échange, le troc étant le plus souvent à base de ravitaillement.

pitoyables épaves d'un naufrage général. Les arbres servent aussi de support à des petites annonces manuscrites où chacun demande ce qui lui fait défaut et offre sa contre-partie.

Les Allemands (on s'en doutait !) rendent les Alliés responsables de l'insuffisance de leur ravitaillement, alors qu'il y a souvent lieu d'incriminer le manque de solidarité des régions excédentaires et les lacunes de leur propre administration. Quand il ne s'agit pas tout simplement d'un sabotage organisé par d'anciens nazis dans le but d'entretenir la haine de l'occupant.

Le vêtement et la chaussure ne posent de véritables problèmes que pour les sinistrés. Les autres, grâce au pillage organisé de l'Europe par les nazis pendant toute la guerre, sont encore largement pourvus. J'ai renoncé à compter, et pas seulement sur le Kurfürstendamm à Berlin, les jambes gainées de soie, les pieds finement chaussés de cuir, les épaules protégées par des manteaux de fourrure. Il y en a trop. Pour les hommes, les trous que la guerre a creusés dans chaque famille ont laissé à l'inventaire des armoires assez de disponible. Et les anciennes pièces d'uniforme de la Wehrmacht et surtout de la Kriegsmarine, plus ou moins habilement teintes ou transformées, pourvoient au reste.

Le cadavre de Berlin est plus hideux encore peut-être que celui des autres cités allemandes. Cette ville sans grâce ni noblesse n'a pas été embellie par la majesté de la mort.

Mais ce qui fait du Berlin détruit un spectacle inoubliable et hallucinant tient aux dimensions mêmes de l'ex-capitale du Reich. On peut se promener pendant des jours et des jours sans que le regard lassé cesse d'errer parmi les interminables alignements de décombres. Çà et là, particulièrement dans les faubourgs ouvriers, on trouve quelques pâtés de maisons épargnées, comme des oasis dans un immense désert. Des chiffres illustreront peut-être cette chose impensable. Les fervents de la statistique ont en effet calculé que leur masse représente 53 millions de mètres cubes et que si on les plaçait bout à bout sur 30 mètres de largeur et 10 mètres de hauteur ces décombres constitueraient une digue de 180 kilomètres. La distance de Paris à Arras.

Pour avoir une vision d'ensemble de la destruction de Berlin il faut y arriver par avion. Un seul mot convient pour peindre le tableau qui s'offre à votre vue : c'est celui dont Hitler s'est servi pour menacer de destruction totale les villes anglaises au temps de la suprématie de sa Luftwaffe. Berlin a été *ausradiert* ainsi qu'on efface une image à grands coups de gomme.

Pourtant, quelques cubes ébréchés émergent du chaos de pierre et de ferrailles tordues. Ce sont les immeubles encore debout. Leur toiture a été soufflée comme si un diable boiteux avait

Le drapeau français flotte au sommet de la Victoire ailée qui surmonte la colonne commémorant dans la Siegesallee la guerre de 1870.

voulu en contempler librement l'intérieur. Mais toute vie s'en est retirée.

J'ai vu cette grande ville dont le visage m'était pourtant familier, et je ne l'ai point reconnue. Je vire aux carrefours, je tourne sur des places, je longe des avenues, trébuchant dans des trous d'obus et de bombes où croupit une eau verdâtre, cherchant à situer et n'y parvenant guère. Parfois une plaque indicatrice accrochée à un pan de mur aide à l'identification.

Berlin éventré, en étalant ses entrailles, montre qu'il ne fut au fond qu'une colossale supercherie. Partout, sous l'aspect solide de la pierre artificielle, se cachait de la brique, de la simple brique qui retourne à l'argile originelle.

Le fait le plus étonnant est la disparition du Tiergarten, ce Bois de Boulogne des Berlinois, situé au cœur même de la ville. Là où vous accueillaient de vertes et discrètes frondaisons, il n'y a plus que des semis de carottes ou de pommes de terre. On reste vraiment ahuri comme devant un tour de passe-passe.

Voici pourtant des vestiges incontestables. Quelques palais éboulés, le Reichstag, encore plus noirci qu'après la mise en scène d'incendie, la porte de Brandebourg écaillée.

Voici la Siegesallee, avec sa colonne sommée d'une victoire ailée qui commémorait la guerre fraîche et joyeuse de 1870. Deux bas-reliefs en bronze subsistent encore sur les quatre qui insultaient assez platement à nos malheurs. Aujourd'hui les trois couleurs flottent sur le monument, et cela résulte d'un beau geste de nos alliés britanniques. La chose remonte au premier 14 juillet d'occupation et vaut d'être contée. Car lorsqu'il s'est agi d'aller accrocher notre drapeau, aucune échelle assez longue ne put être trouvée. En désespoir de cause, il fallut faire appel aux talents d'un acrobate japonais, et l'on dit à Berlin qu'il a su planter l'emblème parfaitement... dans l'axe.

Une autre anecdote m'a été rapportée. La destruction de cette haineuse colonne a été décidée, en principe, par le Conseil de contrôle de Berlin. Voilà qui est parfait. Mais, quand on a voulu passer aux actes, des difficultés se sont élevées. Elles sont d'ordre purement financier. Il s'agit de savoir qui devra supporter le coût de l'opération. Les Anglais, dont c'est le secteur, se récusent. Quant à nos représentants, ils se retranchent derrière les impossibilités de leur budget. Faudra-t-il ouvrir une souscription publique ?

Voici les restes méconnaissables du Kurfürstendamm, qui avait jadis la prétention de rappeler nos Champs-Elysées avec, en plus, de faux airs de Montmartre, celui des boîtes de nuit, bien entendu. Aussi décriée, mais avec infiniment plus de raison, que notre Sacré-Cœur, l'affreuse église dédiée au souvenir de l'empereur Guillaume tend aujourd'hui vers le ciel sa silhouette déchiquetée. Le feu du ciel lui a presque donné une beauté. On vient d'apprendre que je ne sais quelle association de vieilles filles du Massachusetts organise des collectes pour la reconstruire dans sa forme primitive. Nous allons donc retrouver ce morceau d'architecture au garde-à-vous.

C'est un Berlinois de goût qui m'a révélé la singulière histoire de l'église Sainte-Hedwige. Le sanctuaire avait été très légèrement touché lors du premier bombardement de Berlin par une bombe incendiaire. Les pompiers se faisaient forts d'arrêter promptement le feu qui couvait dans sa toiture, mais ils en furent empêchés par un ordre formel de Gœbbels. Pour le satanique petit docteur, l'occasion était trop belle d'exploiter à fond un incident si propice à la propagande allemande.

Parlerai-je de la nouvelle chancellerie, laide et prétentieuse bâtisse, où tout nouvel arrivant se croit obligé d'aller rôder dans l'immense galerie que hante peut-être le spectre d'Hitler ? Ce Walhalla déchu ne mérite guère d'attirer que les amateurs de souvenirs frelatés qu'une nuée de camelots, des mutilés pour la plupart, se montrent empressés à offrir à foison en échange d'une poignée de cigarettes.

(A suivre.)

PREMIER M

Du muguet par bottes à tous les coins de rue ; une bise aigre comme en février ; une ville qui ne sait que faire de ce jour de détente sans spectacles ni cafés : Paris a été long à s'éveiller en ce premier mai.

L'après-midi, la manifestation populaire — de la République à la Concorde — a donné à la journée cet air de fête qui lui manquait : dans l'immense cortège, il y avait tant de chars décorés et tant d'enfants costumés que l'on pensait à une kermesse sans gaîté.

Pourtant une fièvre singulière régnait dans les milieux politiques. La coalition gouvernementale, minée de longue date, avait heurté un écueil contre lequel elle semblait devoir se briser.

Une grève partielle dirigée contre le blocage des salaires avait éclaté dans l'usine Renault. Bien vite, de partielle, cette grève devenait générale aux usines de Boulogne-Billancourt.

Le mouvement avait une autre signification. Il avait transgressé les ordres de la C. G. T., mais reçu l'approbation des militants socialistes et celle de la C. F. T. C.

On comprend l'émotion du parti communiste. Cette grève rejoignait l'avertissement que contenaient pour lui les élections de la Sécurité sociale. Un mouvement ouvrier de quelque ampleur pouvait naître et se développer sans lui et même contre lui.

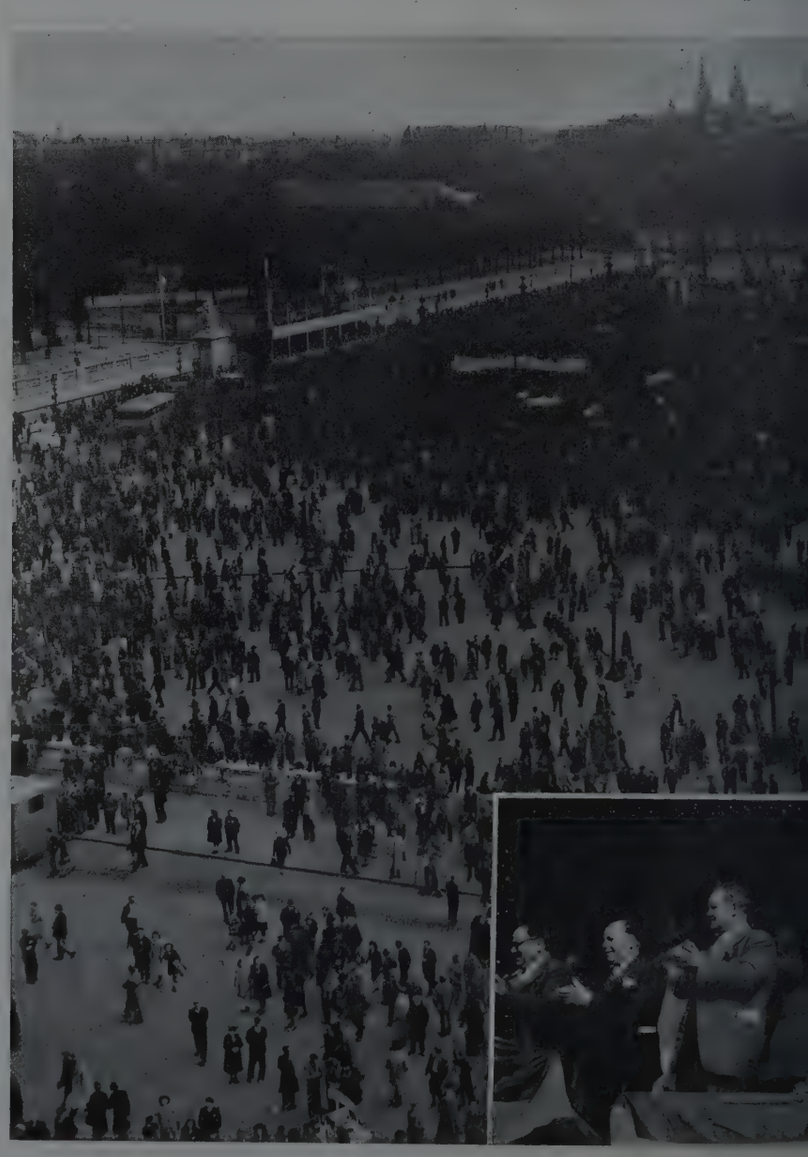
La réaction ne pouvait qu'être prompte : la C. G. T., le 29 avril ; le lendemain, le bureau politique du parti communiste et M. Thorez, au Conseil de cabinet, prenaient à leur compte les revendications des métallurgistes.

Dès lors, les dés étaient jetés.

M. Ramadier avait reçu, le 21 janvier, un mandat de l'Assemblée nationale. Il avait à défendre une politique de baisse des prix et de blocage des salaires. Il n'était pas question pour lui de céder à un parti de la majorité et

Par la rue Royale, le cortège débou s'amasser devant la tribune officielle,

Dans le défilé traditionnel, qui s'est déroulé de la place de la République à la Concorde, figuraient des organisations syndicales de la C. G. T., telle la section des usines Renault de Boulogne-Billancourt (en haut); des représentants du peuple grec en costume national (au centre); de jeunes apprenties de la couture parisienne (en bas)...



DE CRISE

de la Concorde et la foule vient
t MM. Thorez, Duclos et Cachin.

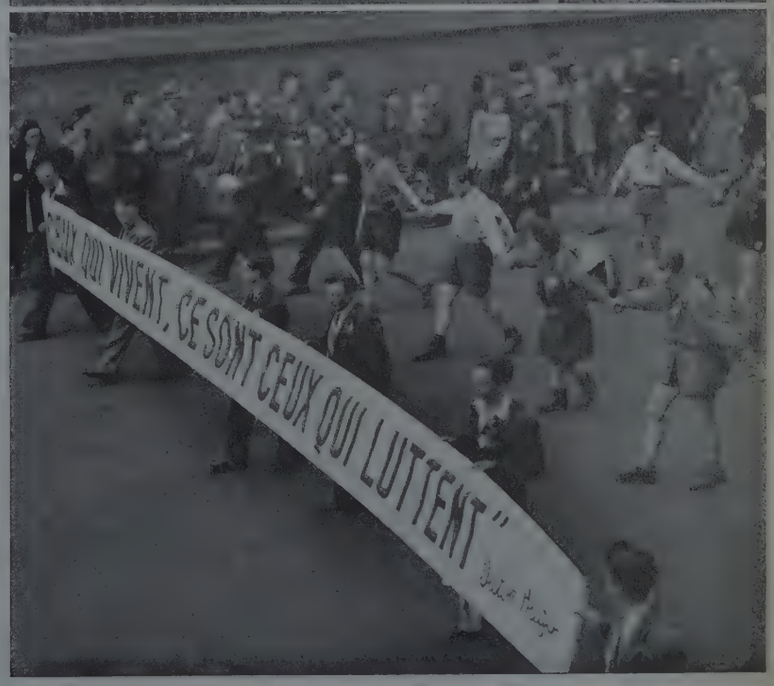
de modifier unilatéralement le pacte qui le liait à l'Assemblée.

Plutôt que de remettre, le soir du 1er mai, la démission collective du cabinet, il allait au Palais-Bourbon et y provoquait un débat. Il s'affirmait fidèle à la politique qui avait été celle de M. Léon Blum tandis que M. Duclos, au nom des communistes, répliquait en dénonçant l'échec de la baisse. En votant la confiance par 360 voix contre 187, l'Assemblée disait au président du Conseil : « Continuez sans les communistes la politique commencée avec eux. » Au cours des conversations officielles et officieuses, M. Vincent Auriol et les ministres du M. R. P. et du Rassemblement des gauches avaient tenu le même langage. Et M. Ramadier, usant de l'autorité que la Constitution donne au chef du gouvernement, relevait de leurs fonctions les ministres communistes qui avaient refusé la confiance.

Ainsi ce 1er mai 1947, si paisible en apparence, s'inscrit déjà parmi les faits politiques essentiels depuis la libération. L'entrée des communistes dans l'opposition n'a pas surpris. De l'Indochine à Madagascar, la majorité butait d'obstacle en obstacle. Mais peut-être le lien fragile qui rattachait les communistes à la politique gouvernementale a-t-il été rompu quelques semaines avant la crise — c'est-à-dire le jour où, malgré eux, le Conseil des ministres a décidé de souscrire à l'accord sur le charbon allemand.

Une nouvelle majorité s'est dégagée — axée sur le centre, appuyée sur trois partis. Ce serait se réserver quelques surprises que de ne pas retenir les deux difficultés auxquelles elle s'est déjà heurtée : d'une part, les socialistes répugnent à gouverner sans les communistes et, d'autre part, ils restent attachés à un dirigisme que le Rassemblement des gauches condamne.

Photographies *France-Illustration*.



... une délégation de membres en uniforme de la Fédération sportive et gymnique du travail (en haut); un groupe de jeunes filles portant les costumes traditionnels des différents pays qui composent l'Union française (au centre) et, équipés de pied en cap, les adhérents de diverses sociétés de campeurs arborant une citation de Victor Hugo.

L'intérieur de la grande mosquée de Kairouan. C'est en partant de Kairouan que se sont déroulées les manœuvres terminées le 20 avril.

MANŒUVRES EN TUNISIE

Si le problème de l'Union française est avant tout d'ordre politique et doit être résolu sur ce plan, il n'en comprend pas moins une question militaire, et c'est celle-ci qui, dans les circonstances présentes, domine l'ensemble, car rien ne pourra se faire de bon et de durable si ce n'est dans l'ordre et la paix.

Maintien de l'ordre ne signifie pas maintien des privilèges et des situations acquises : ceci dit à l'adresse de ceux qui, plus ou moins, sont partisans d'une politique d'abandon ; aucun de nos territoires d'outre-mer, s'agît-il des plus évolués, n'est capable, du jour au lendemain, de se passer de notre tutelle économique et administrative. Il ne faut pas se faire d'illusion : si notre départ ne se faisait pas au profit d'une autre puissance civilisée capable de maintenir l'ordre à notre place, ce que même nos anticolonialistes ne sauraient envisager, il entraînerait fatalement un déchaînement des haines et des appétits et la destruction d'une grande partie de notre œuvre, en particulier, de nos entreprises privées, c'est-à-dire de celles qui sont le plus immédiatement nécessaires à la vie.

Aussi le calme n'est-il pas seulement réclamé par nos colons, dont il est la sauvegarde, mais aussi par tous les éléments sages de la population indigène, qui sont en bien plus grande proportion dans le peuple, qui sait ce qu'il doit à notre administration, que dans les classes dirigeantes, où l'on trouve facilement des hommes pour lesquels le désir d'acquérir la puissance prime toute autre considération. L'ordre français travaille donc beaucoup plus au profit des classes populaires, auxquelles il assure un minimum de bien-être, qu'à celui des classes possédantes, où nous rencontrons tous nos adversaires. Ceux-ci mêmes, s'ils désirent vraiment des réformes, ne peuvent que souhaiter que celles-ci se fassent avec notre aide : c'est la seule condition de leur succès.

L'ordre n'est pas une affaire exclusivement militaire : l'organisation économique et administrative, l'instruction et la propagande en sont certainement les meilleurs fondements. Sur le plan militaire lui-même, il n'est pas le seul résultat de l'action ou de la crainte des armes : il résulte d'une organisation d'ensemble et s'obtient principalement :

— par la possibilité de son rétablissement rapide en cas de troubles, ce qui est une affaire d'articulation des forces, donc une question technique ;

— par la présence continue de troupes aux points névralgiques, ce qui est déjà une affaire d'ordre psychologique ;

— par les rapports, enfin, avec nos anciens militaires indigènes essaimés dans le pays après leur libération, ce qui nous transporte sur un plan purement moral.

Cette dernière action peut facilement devenir une arme à double

Les manœuvres ont eu lieu dans le cadre de Sbeïtla, l'antique Suffetula romaine et byzantine, dont voici le forum avec ses trois temples.

Une compagnie est parachutée près de son objectif ; son poste de commandement s'installe sommairement en attendant la fin du rassemblement de ses éléments

tranchant : excellente, si nos anciens soldats sont soutenus et aidés par l'autorité militaire ; contraire à nos intérêts, si la propagande adverse arrive à leur démontrer qu'ils sont abandonnés, car on peut alors utiliser contre nous leurs capacités et leur caractère même de soldats. Or, les retraites militaires viennent tout juste d'être revalorisées en Afrique du Nord au taux de 2,5 par rapport à 1940, dans un pays où la vie a subi une augmentation de l'ordre de 10 : économie, sans doute, mais économie de l'ordre de celle de l'avare qui tuait sa poule aux œufs d'or. Pour suppléer à la carence de l'Etat, on doit faire appel à l'initiative privée (ou semi-privée) et c'est ainsi que les Amitiés africaines possèdent dans tout le Maghreb un réseau d'assistance sociale qui s'efforce de regrouper et d'aider nos vieux serviteurs. L'œuvre est intéressante au premier chef : non pas que les anciens militaires soient en eux-mêmes d'un grand poids politique ; ils représentent en général un niveau trop modeste pour cela ; mais leur exemple est là, qui peut avoir une importance considérable sur l'opinion de la masse, qui juge notre comportement à leur égard soit du point de vue de notre puissance, soit de celui de notre ingratitude.

Sur le plan militaire proprement dit, une solution a été adoptée depuis un an pour l'ensemble de l'Afrique du Nord, qui a évidemment l'inconvénient de toutes nos solutions actuelles, sa pauvreté, mais a du moins l'intérêt de son caractère commun à nos trois territoires maghrebiens. Un décret récent ne vient-il pas, d'ailleurs, de confirmer cette unité en confiant au général Leclerc un rôle de coordination de notre défense africaine que ne rend pas facile la diversité de nos administrations ? Il serait à souhaiter que ce rôle soit bientôt transformé en une mission de commandement effectif et que son titulaire puisse s'installer sans équivoque à Alger, sur le sol même de son action.

En Algérie, comme en Tunisie et au Maroc, nous avons actuellement : d'une part, des troupes de rétablissement de l'ordre, sous la forme de groupements d'infanterie (ou groupements blindés), grandes unités élémentaires faites chacune de trois bataillons, de quatre escadrons, d'un groupe d'artillerie et des services correspondants, tous motorisés, capables de se porter rapidement sur les points menacés ; d'autre part, des troupes purement territoriales, destinées à combler par leur présence les vides que le dispositif normal des groupements laisse dans le pays.

Les manœuvres de Sbeïtla, qui viennent de se dérouler, à 200 kilomètres au sud de Tunis, du 16 au 20 avril, avaient pour premier but la réalisation du rassemblement rapide autour de Kairouan du groupement d'infanterie de Tunisie, habituellement réparti entre la plupart des garnisons du pays ; le rassemblement une fois opéré, elles se proposaient l'étude d'un cas concret dont le thème n'a pas grande importance, mais qui comportait, entre autres choses, l'utilisation de parachutistes dans l'attaque d'un centre ennemi et celle de l'appui aérien en soutien immédiat de l'infanterie.

L'attaque de Sbeïtla par une compagnie de parachutistes, qui a eu lieu le 19, à 7 heures du matin, a montré par sa pleine réussite (plus de cent hommes ont été mis à terre en moins de deux minutes, avec tout leur matériel, dans un cercle de moins de 500 mètres de diamètre) ce qu'on pourrait attendre de cette arme dans un pays comme la Tunisie où les espaces libres ne manquent pas.

Quant à l'appui aérien rapproché des colonnes en mouvement, il a fait des progrès sensibles qui n'ont d'ailleurs été rendus possibles que par la facilité avec laquelle on reste aujourd'hui en liaison de la terre à l'avion. Comme dernièrement le commandant (ou son représentant) du groupe d'artillerie d'appui direct suivait le commandant de la troupe appuyée, le représentant de l'escadrille d'appui fait aujourd'hui de même. Une résistance est signalée et le commandant du détachement d'infanterie vient la reconnaître d'un observatoire rapproché, amenant avec lui l'officier d'appui aérien : on va attaquer la résistance à l'heure H; à H-10 minutes, une patrouille de chasseurs bombardiers est guidée au téléphone, de l'observatoire même ; les objectifs à bombarder sont précisés à la vue — le procédé est donc applicable même si les cartes sont insuffisantes — et, au besoin, un deuxième ou un troisième passage sont réclamés. Le système est souple — et il réussit.

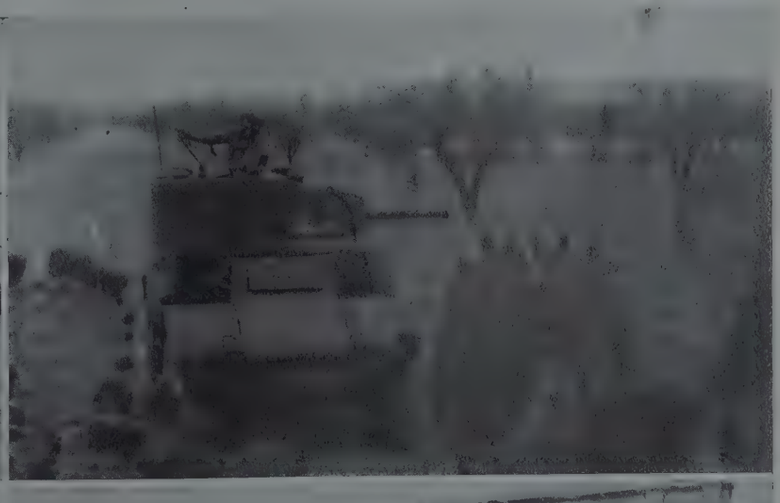
Le général Duval, commandant supérieur des troupes de Tunisie, qui dirigeait les manœuvres avec l'appui de l'Air-Tunisie du colonel Vernoux, joint à ses qualités militaires (que nous pensons inutile de souligner) celles d'un amateur éclairé des antiquités puniques et romaines. Aussi l'apothéose de ces manœuvres eut-elle lieu dans le cadre émouvant des ruines de l'antique Suffetula, ville romaine de près de 50.000 habitants (et dont Sbeïtla, petite bourgade moderne, n'est qu'un modeste reflet), dont l'ensemble est bien délimité et une partie très bien restaurée : sous l'arc de triomphe de Dioclétien on vit défiler successivement, entre autres, les spahis caracolant à cheval, puis les automitrailleuses et les troupes portées, que l'arche romaine avait quelque peine à laisser sortir de ses flancs...

Cette fête militaire fut présidée par le résident général, M. Mons, qui n'était pourtant à Tunis que depuis la veille au soir, arrivant de Paris où il venait justement d'assister au Conseil des ministres qui avait traité de la répartition et du renforcement de nos forces d'Afrique.

Photographies *France-Illustration*.

M. V.

e batterie en position le long de l'axe général de progression. Des tirailleurs sont dissimulés à la limite d'une oliveraie, derrière une haie de cactus.



Une automitrailleuse patrouille aux abords de Sbeïtla. Sous l'arc de triomphe de Dioclétien, au jour de l'apothéose, les spahis défilent devant les autorités.

NOUVEAUX INCIDENTS EN ITALIE

A L'OCCASION du second anniversaire de la libération de l'Italie du Nord, de grandes manifestations viennent d'avoir lieu dans plusieurs villes de la péninsule. A Milan, notamment, une foule immense s'est massée sur le parvis de la cathédrale pour commémorer le souvenir des maquisards qui luttèrent contre le fascisme. Cette cérémonie s'est achevée par une messe dite en plein air, à la tombée de la nuit. Dans cette même ville M. de Gasperi a remis des décorations à plusieurs partisans. Cependant, à Bologne, des éléments fascistes réussirent à organiser une contre-manifestation et brûlèrent les portraits de patriotes italiens tués par les chemises noires qui avaient été exposés sur un mur du Souvenir.

En même temps des réunions de protestation contre la politique du gouvernement ont été organisées en plusieurs endroits. A Florence, les employés de l'Etat ont cessé de travailler pendant vingt-quatre heures. A Pérouse, devant l'ampleur de la manifestation, la police a dû, pour que l'ordre puisse être rétabli, demander l'aide d'un régiment d'infanterie. Enfin, à Turin et à Naples, les employés municipaux se sont également mis en grève. Dans cette dernière ville, les manifestants réussirent à pénétrer dans la salle du Conseil municipal et tentèrent — sans y parvenir — de précipiter le maire par une fenêtre.

Photographies Keystone.

SCÈNES DE LA VIE AU TIBET

par Mme LAFUGIE.

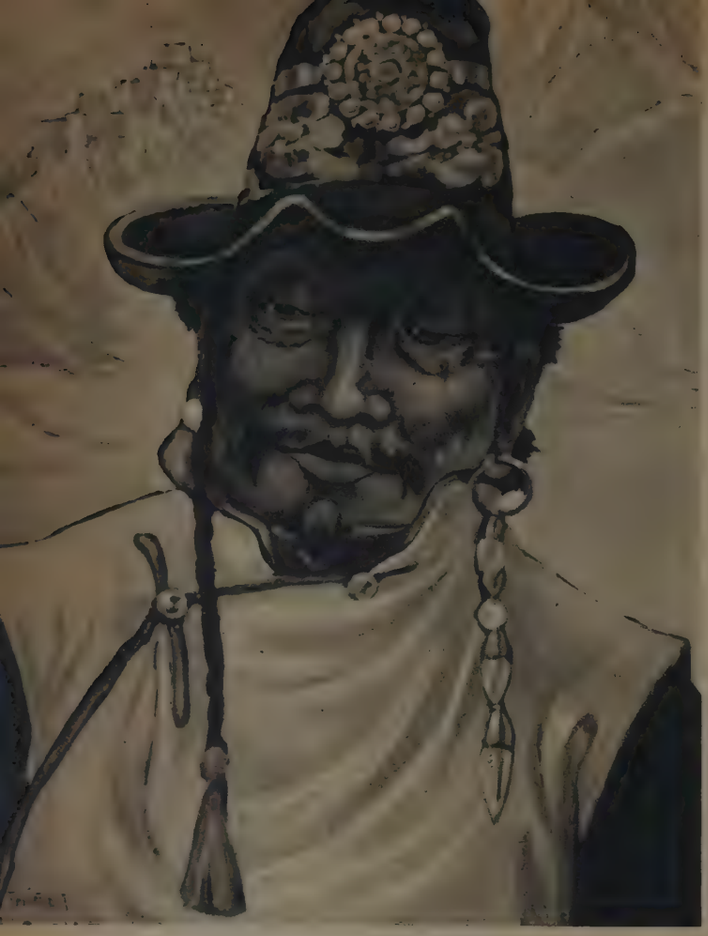
Mme Lafugie expose en ce moment, à la galerie de la salle Pleyel, une série de toiles, qui sont autant de documents remarquables, dont nous donnons ici quelques reproductions, qu'elle a rapportées du Tibet et sur lesquelles elle a fixé des images, jusqu'alors inconnues du public, de l'art tibétain, de la vie civile et religieuse au Tibet. Mme Lafugie, qui a vécu pendant vingt-trois ans en Asie, et particulièrement dans ce pays mystérieux, a pu pénétrer tant chez les habitants que dans les monastères les plus fermés, et c'est donc une documentation unique qu'elle présente.

Danse de la secte rouge au monastère d'Hémis.

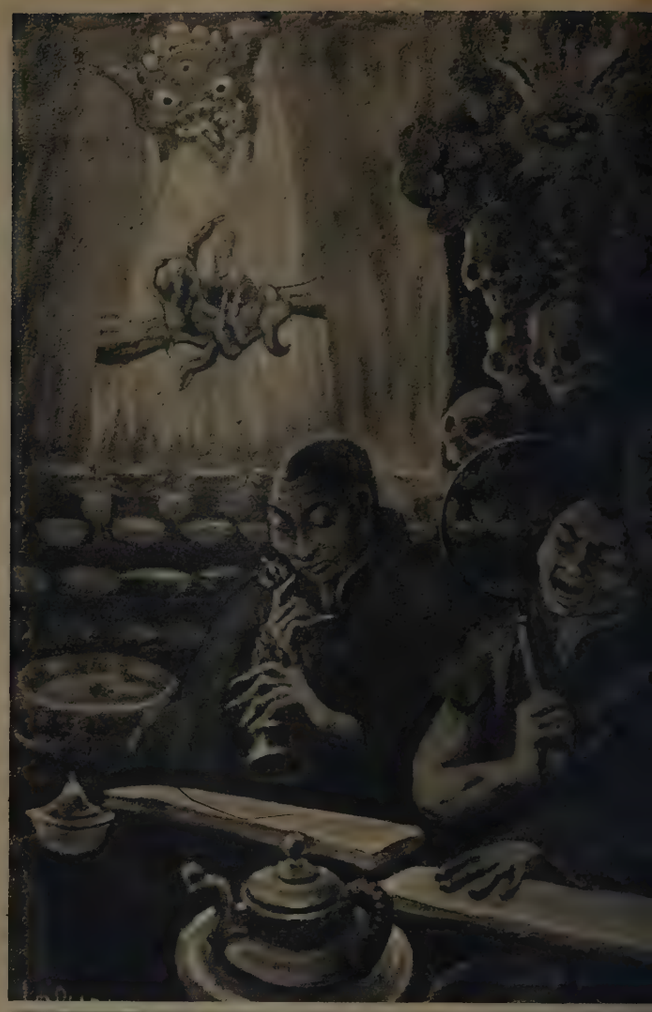
Moine mendiant avec son moulin à prières sous le porche d'un monastère et le gardien.

QUAND on parle du Tibet, on ajoute souvent : Tibet interdit. Expression juste à double titre : y pénétrer signifie passer des plaines étouffantes des Indes sur les hauts plateaux tibétains, situés entre 4.000 et 5.000 mètres d'altitude, après avoir franchi pendant de longs jours torrents, ponts de neige, glaciers et cols variant entre 5.000 et 6.000 mètres à travers les chaînes interminables des Himalayas.

Ensuite, n'y pénètre pas qui veut. Le Tibet, seul pays au monde où l'on ne connaisse pas encore la roue, préfère conserver ses coutumes et ses lois ancestrales à l'abri des civilisations occidentales ou asiatiques. En cela, il est aidé par trois gardiens vigilants à ses frontières : les Indes au sud, la Chine à l'est, l'U. R. S. S. au nord et à l'ouest. Trois gardiens qui sont là autant pour surveiller les Tibétains, gens d'ailleurs paisibles, que pour se surveiller entre eux et interdire le passage aux autres étrangers.



Le gouverneur de Gyang-Tsé devant le fort de la ville.



Rite magique pour le renoncement aux biens terrestres.

Magicien célébrant les rites pour demander l'abondance d'orge et de beurre.

Femme de Gyang-Tsé.

Lama en chapeau de voyage doré orné d'un ruban rose.

Dames de Gyang-Tsé recevant pour le thé dans un jardin.

Prêtres appelés dans une famille pour attirer sur elle la longévité et l'abondance.

Femme de Lhassa.

Village de Tiksé dominé par un monastère, précédé de ses shortens (nom donné aux tombeaux tibétains) et de son caravansérail.

Seuls quelques privilégiés purent s'y rendre, je suis heureuse d'être un de ceux-là.

Donc, après d'inévitables fatigues physiques, vous vous trouvez au Tibet proprement dit. On découvre alors un monde nouveau. La bise peut être glaciale, le soleil, ardent au point de vous crevasser profondément la peau, mais l'air est si pur et transparent que l'on se sent malgré soi allégé, plus près du ciel. C'est cependant dans ces clairs horizons que commencent les mystères tibétains.

A la fin d'une journée, après une longue étape de dix à douze heures à pied, à cheval, sinon à dos d'yak, on rencontre non sans plaisir un premier shorten, monument funéraire en briques de terre sèche peintes à la chaux, qui symbolise les cinq éléments.

Soudain, à un tournant du défilé, se dresse, hiératique, féodal, le temple tibétain, entouré de son monastère, le plus souvent au sommet d'un piton que dominent les glaciers environnants, avec les maisons du village accrochées à ses flancs. Au pied se trouve le caravansérail, juste limite entre les vivants et les morts.

Les difficultés d'un voyageur en pays inconnu commencent naturellement dès son premier contact avec les autochtones. Mais c'est le privilège du dessinateur et du peintre de capter la confiance des curieux qui viennent l'observer et qui répandent rapidement sur les flancs de la montagne, parmi les villageois, puis les moines, la renommée du voyageur étranger qui vient d'arriver.

C'est ainsi que je pus pénétrer dans les monastères les plus fermés, réussir à être reçue par les plus importants lamas, qui posaient pour moi, signaient en caractères tibétains les dessins et aquarelles qui, par la suite, me servaient automatiquement d'introduction pour les autres monastères.

Dans certains temples, la confiance était devenue telle que je fus conviée à des cérémonies les plus secrètes.

La façade d'entrée d'un temple paraît parfois assez austère, grâce aux grands stores de feutre brun qui pendent du toit pour protéger contre les ardeurs du soleil les fresques peintes à même les murs. Après avoir franchi cinq à six marches, on se trouve sur une sorte de galerie où se tiennent souvent les moines mendiants, qui ne cessent de faire tourner leur moulin à prières sous l'œil protecteur du gardien ; ainsi on peut contempler, à l'abri du soleil, les grandes peintures murales de couleurs vives, gaies, décoratives qui représentent des scènes de la mythologie tibétaine.

Dans une petite chapelle obscure, où l'odeur d'encens des lampes à beurre rend l'atmosphère irrespirable, un vieux lama et son jeune disciple qu'il initie sont là, accroupis durant des jours entiers, parfois même des nuits, psalmodiant sur un rythme monotone, entrecoupé par les coups sourds et scandés de la baguette courbe sur le tambour. Le jeune disciple, entouré par des crânes humains, des dépouilles d'animaux, doit oublier tout ce qui est vie pour concentrer ses pensées dans l'idée de la mort.

Dans une grande salle, voici un personnage puissant, il est paré d'un collier et d'un tablier formés d'os humains sculptés, sa trompette est un os humain, son tambourin, deux moitiés de crânes assemblés. Il officie une cérémonie pour demander aux dieux leurs bénédictions sur les prochaines récoltes d'orge et de beurre, bases de la nourriture au Tibet. Des bassins d'argent remplis de beurre, des petits cônes faits de farine d'orge compressée sont déposés sur les tables, sous la protection des grandes statues des dieux, revêtus, selon les époques de l'année, de soieries superbes et surtout voilés des innombrables écharpes déposées par les fidèles, attestant de l'empressement ardent des prières qui s'élèvent vers eux.

Des familles aisées convient dans leurs oratoires les lamas d'un monastère fameux pour célébrer les rites de prospérité et de longévité, auxquels elles tiennent. Ces lamas revêtent dans ces occasions, selon les arrangements pris à l'avance, des vêtements somptueux et des coiffures étonnantes de forme et de couleurs qui font ressortir leurs mines réjouies de gens bien nourris par ceux qui les hébergent pendant plusieurs jours.

A Hémis, j'assistai aux danses religieuses annuelles, où tous les habitants de la province se réunissent. Spectacle fascinant, unique. Les danseurs revêtent, par-dessus leurs robes de moines en bure rouge foncé, des vêtements de soie aux couleurs rutilantes et brodés. Leur visage est couvert d'un masque grotesque. Sur la tête, ils ont un immense chapeau d'où s'échappent des flots de rubans et de longues mèches de cheveux. Leur poitrine est ornée de colliers et de broderies qui représentent des crânes.

Est-ce l'effet de l'air pur, du vent glacial sous un ciel éclatant, des trompettes aux sons stridents, des oriflammes qui flottent de toutes parts, leurs danses paraissent légères, rythmées, étonnamment vives et gaies. Ils dansent sans arrêt du matin au soir pendant trois jours, sous l'œil réjoui et heureux des spectateurs installés sur les terrasses qui entourent cette vaste cour.

Le gouverneur civil de la province est un homme corpulent, riche, aimable, souriant et qui sait se faire obéir de ses ressortissants. Au bijou de turquoise qu'il porte à son chapeau et à la longue boucle d'oreille qui pend à son oreille gauche, on reconnaît un noble originaire de Lhassa, et à sa veste, jadis d'un blanc immaculé, on reconnaît un fin gourmet enclin à laisser déborder sur sa panse le trop-plein de son bol.

Dans un jardin, sous une toile de tente de toile décorée d'étoffe appliquée, les dames de Gyang-Tsé sont charmantes et, comme ailleurs, elles savent passer beaucoup de temps à leur toilette. Si les costumes sont à peu près identiques, les coiffures des dames de Lhassa sont complètement différentes : au lieu du large et léger arceau recouvert de corail et de turquoises des dames de Gyang-Tsé, elles portent une sorte de triangle d'où s'échappent de longues mèches de cheveux artificiels. Les visages sont encadrés de lourds bijoux d'or et de turquoises. Leur robe en grosse bure est allégée par de larges manches en soie légère et de couleur vive.

Ces dames sont polyandres, c'est-à-dire qu'il leur est possible d'avoir plusieurs maris sans encourir les haros du village. Ces mœurs peuvent nous paraître pour le moins osées, pourtant rien ne semble plus naturel au Tibet. Les gens voyagent, et un voyage dure des mois, souvent une année ; il est donc entendu qu'une jeune fille en épousant un jeune homme épousera par la même occasion tous ses frères. Ainsi la maison familiale ne restera jamais sans homme.

J'ai rencontré un lama en costume de voyage, je n'ai pu résister au désir de peindre son délicieux chapeau en laque dorée maintenu sous le menton par un superbe ruban du rose le plus tendre. Sa robe et son péplum étaient d'un beau rouge profond et ses bottes montantes en feutre blanc brodées de rouge et de vert.

LAFUGIE.

Intérieur d'une famille aisée dans la province de Laddakh. La polyandrie.

Le glorieux cuirassé britannique H. M. S. Warspite, *qui était remorqué vers un chantier de démolition, s'est échoué sur les rochers de Cornouailles.*

TEMPÊTE SUR L'ANGLETERRE

Au cours de la même tempête, le Liberty Ship Samtampa *a été drossé sur la côte galloise et s'est brisé en deux, faisant 49 victimes.*

23 avril, la mer est déchaînée sur la côte anglaise ; à l'entrée du canal de Bristol, devant Swansea, le vent souffle à 150 kilomètres à l'heure ; un grand vapeur en avarie de machines dérive vers la côte ; vainement il essaie de mouiller — ses deux ancres chassent — il talonne, s'échoue et aussitôt se brise pendant que le mazout de ses soutes se déverse par les brèches. Toute la nuit, des sauveteurs qu'éclairent des phares d'auto s'affairent sur la côte : leurs fusées porte-amarres sont rejetées par le vent furieux ; vainement le canot de sauvetage du petit port de Membles essaie d'approcher l'épave ; capelé par une lame, il chavire et, le lendemain matin, la mer rejette quarante-neuf cadavres — naufragés et canotiers — quelques-uns noyés, le plus grand nombre englués et asphyxiés par le mazout. Dans ce nouveau drame de la mer le cargo *Samtampa* a disparu et, avec lui, tout son équipage.

Plus à l'ouest, sur cette côte de Cornouailles si semblable à notre côte bretonne, la même tempête a causé un autre sinistre ; celui-ci, heureusement, n'a fait d'autre victime qu'une vieille coque que des remorqueurs conduisaient vers un chantier de démolition. Cette vieille coque, maintenant échouée sur le Mountamopus, à 200 mètres de la côte, était celle d'un des cuirassés les plus populaires de la flotte britannique.

Peu de bâtiments, en effet, ont eu une existence aussi remplie que celle du *Warspite*. Il avait été lancé en 1913, deuxième d'une série de cinq cuirassés identiques. C'étaient alors les plus puissants bâtiments de leur catégorie. Touché treize fois par des obus de gros calibre, à la bataille du Jutland (31 mai 1916), le *Warspite* survécut heureusement.

Pendant l'hiver 1939-1940, le *Warspite*, pratiquement remis à neuf, escorte des convois de troupes canadiennes et participe à la chasse d'un corsaire ennemi. En avril 1940, accompagné par neuf destroyers il remonte l'étroit fjord de Narvik, engage une flottille de contre-torpilleurs allemands, dont sept sont détruits, pendant qu'un de ses avions coule l'U-64, le premier U-Boote à être victime d'un avion de bord. Le 9 juillet, pour la première fois, il engage des cuirassés italiens, mais la flotte de Mussolini élude la bataille. Mars 1941, à Matapan, le *Warspite* conduit la ligne anglaise lorsqu'elle anéantit trois croiseurs lourds italiens, l'un d'eux est volatilisé par une des salves du *Warspite*. Ce sont ensuite les jours difficiles de la Crète pendant lesquels les assauts de la Luftwaffe se succèdent sans interruption. Blessé par une bombe, le *Warspite* doit se faire réparer dans un arsenal américain de la côte du Pacifique. En janvier 1942, il est navire amiral de la flotte de l'océan Indien. Juillet 1943 le voit revenir en Méditerranée pour appuyer les débarquements de Sicile et de Calabre. Le *Warspite* fait partie de l'escadre qui escorte la flotte italienne après sa reddition au large de Malte, mais le 16 septembre, devant Salerne, où son artillerie a fait merveille contre les tanks allemands contre-attaquant jusque sur les plages, le vieux cuirassé est gravement endommagé par une des nouvelles bombes aéroguidées que les Allemands commencent à employer. Réparé à Portsmouth, il participe au débarquement de Normandie et bombarde les positions côtières. Le 13 juin, une mine lui occasionne une grave blessure ; de nouveau remis en état, il sert de soutien devant Brest (août), puis devant Le Havre (septembre). Le 1er novembre, pour la dernière fois, ses 381 engagent l'ennemi devant Walcheren, à l'embouchure de l'Escault, et contribuent grandement à la réussite du débarquement des commandos anglais (l'un d'eux comprenait un groupement de fusiliers marins français), opération audacieuse qui assura la possession par les Alliés du port d'Anvers.

A Walcheren, le « vieux Spite » termina sa carrière active, et il fut un des premiers grands bâtiments à être désarmé au lendemain de la capitulation de l'Allemagne.

H. Le Masson.

DE GRASSE A MENTON (*)

par notre envoyé spécial LUDOVIC NAUDEAU

A Grasse, dans ces usines dont la présence contraste avec le site pittoresque de la ville, sont fabriquées des essences de parfums célèbres. Pour les réussir, il faut : quelques mystérieux flacons, des éprouvettes et, surtout, un « nez » d'expert sensible aux odeurs les plus subtiles.

RIEN d'insolite, rien de révélateur ne frappe mes sens quand je pénètre dans Grasse. Je ne croise nullement des convois de mulets chargés d'or ; aucune senteur divine ne frappe ma narine et je constate, par contre, que, pour parvenir jusqu'à la mairie, j'ai dû suivre quelques ruelles assez tortueuses. Mais quelle monumentale Banque de France! Décidément, ce qu'on m'avait dit était bien vrai! Du point élevé où je suis parvenu, je contemple un panorama où l'on compterait une bonne trentaine d'installations industrielles qu'on me dit être des fabriques de parfums, mais qui, d'après leur apparence lointaine, pourraient aussi bien fabriquer n'importe quoi. La suprématie de Grasse réside dans ce fait que, disposant d'énormément de fleurs cultivées par 25.000 paysans dans son riant amphithéâtre, elle exploite uniquement leur parfum naturel. Toutes les compositions synthétiques lui sont étrangères. Toutes les parfumeries du monde ont donc besoin de se procurer ses essences exquises, soit pour les revendre, soit pour masquer les imperfections de leurs propres produits. Sur les procédés de la fabrication des parfums, j'aurais trop à dire; je me borne à constater l'existence en cette ville de certains experts — douze, tout au plus ! — grands artistes du sens olfactif, grands créateurs qui savent déceler, après une seule aspiration analytique, tous les parfums qui ont pu être mêlés, en une association complexe. Un de ces champions doit être capable de distinguer et de donner leur nom exact à environ 7.000 odeurs. Mais, pour arriver à une telle maîtrise, quinze années d'éducation sont nécessaires.

Tout un art s'attache à la cueillette des fleurs, et en particulier à celle du jasmin, car s'il a été, le jour de son emploi, atteint d'abord par les rayons du soleil levant, le jasmin perd 20 % de ses subtiles senteurs. Certaines formules de parfums couvrent toutes les pages d'un gros cahier. Les précautions les plus minutieuses sont prises pour empêcher qu'elles soient divulguées ou perdues. Je n'en finirais pas si je devais noter ici toutes les particularités étonnantes et instructives que j'ai recueillies à Grasse. La route que j'ai à faire est encore longue. Je pars et, après avoir salué au passage Antibes et sa péninsule de plus en plus couverte de châssis vitrés, j'arrive enfin devant la capitale de la Côte d'Azur.

Nice, cette fois encore, m'apparaît comme une grande ville riche, admirablement construite, très bien ordonnée, mais qui, après tout, sans sa position merveilleuse, serait une grande ville comme toutes les autres. C'est uniquement à la nature qu'elle doit son éclat. Sa rive admirable, sa magnifique Promenade des Anglais donnent, en tout cas, à Nice, le plus beau front de mer qu'on puisse voir dans l'Europe entière.

Les Allemands ont débarrassé la Promenade des Anglais de cette énorme carcasse métallique qu'on appelait la jetée-promenade et ils l'ont envoyée à la fonte. On serait tenté de croire que tel fut le seul dommage subi par Nice au cours de la guerre, mais on se tromperait. Il faut s'éloigner des rues élégantes et gagner, à la périphérie du nord-

(*) Voir *France-Illustration* du 3 mai 1947.

est, le quartier de la gare Saint-Roch et de l'abattoir pour y voir de nombreuses maisons en ruine, des fondations béantes et des tronçons de murailles. Ce sont là les conséquences des bombardements d'août 1944, quand les combattants s'efforçaient d'atteindre la gare de triage de Saint-Roch.

On me demande s'il y a « du monde » à la Côte d'Azur. Oui, d'après ce que j'ai vu, il me semble qu'il y en a. Mais ce qui manque, pour le moment, aux villes de la Côte d'Azur, c'est cette réunion cosmopolite de riches étrangers qui fit naguère leur fortune. Voilà pourquoi, sur la Côte d'Azur, et jusqu'à Grasse, bien des splendides palaces ferment leurs portes, disparaissent, transformés en des immeubles qui se subdivisent en des appartements à vendre ou à louer.

Il me faut un instant rebrousser chemin pour aller visiter la commune la plus sinistrée des Alpes-Maritimes : Saint-Laurent-du-Var, qui comptait 1.550 habitants. Il dut au voisinage de plusieurs ponts près de l'embouchure de cette rivière le privilège d'être bombardé vingt-trois fois par les Alliés en 1943 et 1944. Soixante-huit de ses habitants ont été tués, deux cents de ses immeubles ont été complètement détruits et mille ont été endommagés. Depuis la paix, on a établi un nouveau pont sur le Var, on a réparé la mairie et les écoles, construit de nouvelles classes, restauré le presbytère et le cimetière. 1.000 hectares de terre cultivable, minés ou encombrés de fils barbelés, ont été remis en état d'exploitation, pour le plus grand bien de Nice, car l'alimentation de cette ville dépend pour 60 % de Saint-Laurent-du-Var. Sur 1.500 personnes évacuées, 600 ont réoccupé leurs demeures restaurées. Une excellente initiative du maire a été, après réquisition, d'entreprendre la modernisation et la division en quarante-deux appartements d'un vaste immeuble industriel construit en 1865 et resté jusqu'à présent inemployé. La commune construit aussi un dispensaire, une maternité et elle établit, en ce moment, à travers les ruines, une large avenue qui remplacera une rue d'autrefois. Pour édifier sa maternité et son dispensaire, Saint-Laurent-du-Var est aidé par les subventions des Français de Djibouti, qui lui ont déjà versé 1.250.000 francs et comptent lui donner plus encore. Mais où la commune trouve-t-elle toute la main-d'œuvre nécessaire à tant d'entreprises ? Elle a pu s'assurer le concours de l'A. J. A. R. (Association des jeunes à la reconstruction). Il s'agit d'une œuvre hautement approuvable, d'une association de jeunes gens des provenances les plus diverses, qui ont à cœur de travailler de leurs mains au relèvement de la France; ils le prouvent par une application qui ne se dément jamais. Chacun d'eux est engagé pour un minimum de trois mois.

Douze centres de cette nature ont déjà fonctionné avec succès dans diverses parties de la France. Payés au tarif syndical, ces jeunes gens font de leur mieux, s'appliquent à leur tâche, tout en s'initiant à la pratique de certains métiers.

L' A. J. A. R., placée sous le patronage du service des jeunes au ministère du Travail, est, nous n'hésitons pas à le dire, digne des plus grands encouragements. Elle devrait servir d'embryon et de modèle à une organisation plus vaste destinée à faire servir à notre reconstitution nationale l'ensemble des forces vives de nos nouvelles générations.

Réconforté par ce que j'ai vu à Saint-Laurent-du-Var, je retourne vers l'est, je franchis Nice ; je passe sans m'y arrêter devant les splendeurs de Monaco et de Monte-Carlo et j'arrive au terme de mon voyage, à Menton, où je serai devant la frontière italienne.

Menton m'apparaît comme un autre Nice, tout aussi favorisé par la nature, mais plus modeste que la grande ville. Ici l'atmosphère est très calme. Je note qu'en temps normal la ville disposait de 8.000 chambres, dont 3.000 sont maintenant prêtes. Or, 600 seulement sont occupées. Les Italiens, quand ils s'étaient installés à Menton, croyant avoir définitivement pris possession de la ville, y avaient effectué nombre de réparations hâtives, tant et si bien que certains propriétaires de ce pays ne reconnaissent plus leur ancienne demeure.

A Menton, somme toute, on constate pour le moment une surabondance d'appartements de luxe, tandis que les logis ouvriers font défaut. On va s'efforcer de remédier à cette situation en entreprenant la restauration du quartier le plus sinistré de Menton, qui devra fournir 85 logements ouvriers. Pendant l'année 1946 les services de la reconstruction de Menton ont mis hors d'eau 87 immeubles, mis en chantier 322 appartements, terminé la réfection de 162 appartements, réalisé 20.170 mètres cubes de terrassements et déblais, reçu 36.670.000 francs de crédits, engagé 34.600.000 de francs de dépenses et dépensé 24.788.383 francs.

Je suis frappé par les nombreux emplacements d'anciens blockhaus, dont on distingue encore très bien les traces, sur les quais, sur la grève et même dans plusieurs rues. Tout le long de la côte, depuis Toulon, j'ai

La villa Fragonard, à Grasse, est simple de lignes et de décors, avec sa façade nue sur laquelle tranchent seulement la ferronnerie de ses grilles et les motifs qui surmontent la porte. On a découvert dans ce cadre assez austère un panneau, peint par le maître, d'une étrange vigueur.

Dans ce triangle, à la frontière même, des inscriptions fascistes avaient prétendu célébrer la « victoire sur l'ennemi exécré ».

entendu les doléances de certains riverains : ils déplorent que l'administration de la marine n'autorise pas la destruction de quelques blockhaus. Je constate ici combien était justifiée la demande française tendant à une rectification de frontière autour de Menton. En effet, la frontière italienne enserre littéralement, surplombe et bloque tout un quartier de la ville, à laquelle une communication directe avec nos nouveaux districts restitués de Tende et de Brigue se trouve ainsi interdite. Ils s'agissait à peine de 3.000 hectares à franciser. Nos alliés avaient certainement mal considéré la question quand ils nous ont déboutés sur ce point. Nombre de Mentonnais, m'assure-t-on, enviant le sort de Monaco, rêvent d'un régime de « zone franche » qui, sans les séparer de la patrie française, leur épargnerait nos obligations fiscales. Telle est la thèse que soutient, en leur faveur, l'Italie. Rien ne nous oblige à prendre au tragique ces velléités.

A la frontière même, devant le poste de la douane française, on me montre une anfractuosité où les fascistes avaient élevé un monument commémoratif célébrant la « victoire » remportée là par l'armée italienne sur l'« ennemi exécré ». Toutes sortes d'inscriptions grandiloquentes étaient lues sur cette construction en un site où, précisément, quelques petits postes français bien retranchés avaient longtemps, grâce à leurs armes automatiques, empêché toute avance de l'armée italienne. Par la suite, les Italiens s'étant infiltrés dans la ville après avoir franchi la frontière plus au nord, le bruit s'était répandu que Mussolini allait venir prononcer, devant le monument de Menton, un discours fulgurant contre la France. Plus tard, il fut question de graves dissentiments survenus entre l'état-major italien et le matamore. Tout, décidément, dans cette partie de la France où me voici parvenu, et où les affinités franco-italiennes sont manifestes, rappelle cruellement le souvenir de l'agression odieuse organisée par Mussolini, contrairement au vœu du peuple italien, qui, alors, je puis m'en porter garant, ne voulait pas se battre avec les Français.

Il est indispensable, m'assure-t-on, que je me rende dans la montagne pour aller assister à la destruction du village de Castillon. A mesure que je m'élève, je constate combien vite disparaît toute trace de la végétation tropicale. Castillon, à 700 mètres d'altitude, comptait une soixantaine d'immeubles qui presque tous ont été endommagés par les bombardements. Seules sa mairie et son école sont restées utilisables. Sur l'humble bourgade s'est ruée une forte équipe de prisonniers allemands qui sont en train de la mettre en miettes. On a songé à transférer Castillon dans une vallée moins élevée et où se trouve une bonne source. Mais qu'en pensent les Castillonnais eux-mêmes ? On les a consultés par voie de referendum, et ils se sont divisés en deux groupes exactement égaux, les uns demandant la reconstruction du vieux Castillon, tandis que les autres tiennent pour le transfert. Si l'on s'en rapporte à cette consultation, impossible de rien décider. Un vieux malin voué à l'opportunisme a surgi, en ma présence, et a demandé au délégué à la Reconstruction une maison dans chacun des deux villages : l'ancien et le nouveau. En attendant une décision, les prisonniers allemands cognent toujours. Je me retire ; je regagne Menton, puis Nice.

Mes successives tournées sur des chantiers de reconstruction en diverses parties de la France ont fini par me faire acquérir une connaissance de ce sujet. Elles m'ont fait apercevoir la continuité de quelques erreurs dans lesquelles certaines de nos autorités sont toujours exposées à retomber.

Le parlement a proclamé la solidarité de la nation envers les sinistrés. Rien ne doit donc être entrepris qui empêche cette solidarité de se concrétiser. Toutes nos ressources disponibles en argent, en matériaux, en main-d'œuvre doivent donc être réservées à cette tâche essentielle : la mise en service d'habitations nouvelles.

Nous avons précédemment reconnu que, dans certains cas bien délimités, remembreurs et urbanistes jouaient un rôle utile, indispensable même. Mais il faut qu'ils renoncent à ces grandes rêveries, à ces fantasmagories romantiques où beaucoup s'exaltèrent au lendemain de la guerre. Proportionnons désormais nos conceptions à nos moyens, à nos besoins, à nos nécessités. Devenons réalistes ! Qui ne sut se borner ne sut jamais urbaniser !

La Promenade des Anglais, à Nice, attire de nouveau tous ceux qui viennent y retrouver le soleil et la douceur de vivre.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

LA VILLE MORTE

Le lecteur voudra-t-il me pardonner si j'écris cet article moins pour lui que pour moi ? Le livre que j'ai sur les genoux laisse échapper de ses pages lentement tournées une vie qui m'est éternelle : la seule éternité dont le sentiment nous soit donné en ce monde, celle des années d'enfance et de jeunesse. Et ce temps impérissable vit pour moi dans une ville morte : Beauvais, ce malheureux Beauvais, dont Mme Camille Mayran parle dans un livre qu'on dirait écrit à voix basse, comme les mots qu'on prononce dans une chambre dont une chère présence est partie pour toujours.

J'ai compris dès la première page, à une sorte d'accent invisible plus qu'au texte lui-même, le sens déchirant de ce petit livre (*Mémoire de Beauvais*, chez Grasset). Personne ne sait ce que c'est qu'une ville morte, hormis ceux dont l'âme a été associée, comme à leur propre corps, à ses pierres dispersées. Chaque fois que je retourne à Beauvais et que j'éprouve le même coup au cœur, ce n'est pas de stupeur devant ce terrain rasé qui fait d'une vieille ville de France un moderne Pompéi ; ce n'est même pas de désolation parmi les ruines calcinées qui peuplent le vide affreux où la petite cité s'est abolie. Toujours je suis assailli par le même arrachement qui ne cesse pas de m'être intolérable. Je tends les bras désespérément à ce que ce vide me dérobe et qui est Beauvais lui-même, Beauvais vivant. D'autres, par milliers, s'affligeront du spectacle pathétique que font des rues filant entre des trottoirs aussi plats, aussi balayés par le regard à l'infini que les grands rectangles nus sur lesquels il y eut des maisons jadis. Errant dans ces rues dont je ne reconnais même plus le tracé, c'est un fantôme que je poursuis, l'ombre de ce qui fut vraiment Beauvais, à la place d'un désert de pierres qui me paraît garder ce nom par une sorte de dérision atroce. Je me sens une âme d'Hamlet pour guetter le spectre d'une ville qui fut mienne, dans le champ stérile où il ne reste pas une encoignure pour qu'un spectre puisse s'y cacher. Je m'enfuis de ces lieux où rien au monde ne me ferait demeurer de nouveau : j'aurais trop peur de m'habituer — qui ne s'habitue à tout ? — à cette ville qui continue de vivre dans le cadavre d'elle-même. Beauvais est dans mes souvenirs les plus vivaces hors de toute mort possible ; il n'est pas ailleurs.

Je n'en puis parler au passé. Beauvais est présent en moi toutes les fois que je veux, chaque fois que ma mémoire rouvre le cours du temps sur des minutes de l'âge enfantin qui défient le temps de les faire jamais vieillir. L'hiver de 1908, quand Farman vient de voler sur 10 mètres de long à Issy-les-Moulineaux, Beauvais est cette place mouillée de bruine où un cinéma dressé dans une tente de toile à bâches montre l'aéroplane sautillant sur un écran qui tremblote. Le printemps de 1911, quand le *Titanic* vient de s'engloutir au seuil de l'été le plus beau du siècle, jamais les lilas n'ont été plus lourds, les glycines plus capiteuses sur les murs des jardins qui longent la rue Feutrier. Je sais bien que le nom de la rue Feutrier que je jette sur cette page n'a pour dix mille lecteurs que des syllabes insonores et inefficaces. Seule Mme Camille Mayran, avec moi et quelques autres, sait qu'il suffit d'écrire ce nom, ou peut-être deux ou trois du même pouvoir magique, pour que Beauvais mort ressuscite dans les yeux de ceux qui l'ont vécu. Ainsi j'imagine qu'il y a deux ou trois noms aussi, deux ou trois mots de passe avec le destin pour ressusciter Le Havre ou Dunkerque dans le cœur des Havrais ou des Dunkerquois. La rue Feutrier, c'était l'endroit de Beauvais d'où l'on photographiait la cathédrale pour les cartes postales, comme on prend le Sacré-Cœur dans l'enfilade de la rue Laffite. Mais c'était aussi la rue de province où les panonceaux des notaires, les aristoloches au creux des vieux murs, le silence profond des maisons bourgeoises derrière les fenêtres aux rideaux tirés ont composé pour moi le climat de Giraudoux plus de dix ans avant que je lusse le premier mot de son œuvre. C'est peut-être au bruit de mes pas de lycéen sur les pavés ronds de la rue Feutrier que j'entends s'ouvrir la source — voilà quarante ans, c'était tout à l'heure — de certaine poésie de la vie française.

Beauvais où je revis si je ferme les yeux est plus ancien de quatre ou cinq lustres que celui dont Mme Camille Mayran chante la plainte funèbre. Les mêmes décors, les mêmes personnages passent sans doute de l'un à l'autre, tel le saint chanoine d'H..., qui avait été officier de cavalerie et qu'il fallait empêcher de se dépouiller chez les pauvres de la moindre chose qu'il possédait. Mais, plus âgé dans le souvenir, mon Beauvais est donc plus jeune dans la vie ressuscitée, plus pur des altérations et des décadences qui découlent du vieillissement. Le monstrueux hôtel des Postes, que Mme Mayran stigmatise, ne déshonorait pas encore ma petite ville, non plus que l'éclairage à giorno dont on l'a vue par la suite brutalisée. Son pittoresque avait moins évolué. Mme Camille Mayran note le coloris en deux tons, rouge contre grisâtre, qui peint le tableau de la politique locale : Beauvais avec ses deux journaux, le radical et le bien-pensant (c'est dans celui-ci que je jetais ma gourme) demeure dans mon souvenir un modèle documentaire de préfecture de province sous la Troisième République. Et j'ai de quoi proposer à Mme Mayran un personnage quasi symbolique de cette comédie provinciale en tirant du tombeau de l'oubli le député Baudon, que ses adversaires appelaient Q. M., parce qu'il était l'auteur de la proposition qui élevait à 15.000 francs le traitement des députés. 15.000 francs par an, bien entendu. C'était aux élections de 1910.

Mais pourquoi verser dans l'histoire ? J'ai dit que je n'accorderai rien au passé. La ruine de Beauvais, d'ailleurs, a coupé tout raccord possible entre le temps d'aujourd'hui et le temps d'hier. Elle ne laisse vivre dans la mort de ses pierres que la seule chose de la ville qui soit proche de l'éternel, le vaisseau de sa cathédrale. Quiconque n'a pas vécu dans l'intimité de Beauvais est d'abord plus étonné que séduit par ce monument sans tours, sans clocher, dont la masse immense semble un défi à l'ordre humain. Mais il y a dans la cathédrale de Beauvais une valeur bien plus qu'artistique, spirituelle, que je n'ai jamais vu exprimer aussi bien que par Mme Camille Mayran. Cette voûte inouïe semblait, nous dit-elle, « destinée à faire éclater le principe de démesure de l'âme humaine, sa contradiction à toutes ses propres timidités, ...son arrachement à ses attaches terriennes ». Je disais tout à l'heure que je sais peut-être le jour de mes douze ans, de mes quinze ans, où j'ai découvert dans une rue provinciale la subtile poésie française. Je sais peut-être aussi le moment où j'ai eu la première communication, sous l'ogive d'un transept vertigineux, de l'âme héroïque et sainte de la France.

Cette âme est sauve à Beauvais, puisque la cathédrale est seule debout parmi les cendres de la ville. Et c'est à cela seul qu'il faut penser maintenant. J'ai cédé un instant, avec l'auteur de ce poignant mémorial du cœur, à la tentation du souvenir. Je prononcerais volontiers, en finissant, le mot de Gide : « Maintenant, jette ce livre. » Il ne faut pas s'ensevelir dans l'attendrissement des défuntes amours. Bien des choses sont mortes, à Beauvais, qui ne peuvent survivre que dans les cœurs qui les ont aimées. Une chose immense demeure en vie : cette cathédrale dont la grandiose solitude semble attendre ce que les hommes de demain sauront faire pour la rejoindre, et pour l'accompagner dans une nouvelle étape de son existence séculaire. Le plan de reconstruction de Beauvais — dont on a un aperçu à l'exposition « Beauvais ancien, actuel et futur », inaugurée le 3 mai — est à l'étude. Comment s'accroche-t-il à ce vaisseau incroyable qui a vogué jusqu'à nous à travers les âges ? Par quelles constructions, ou par quels jardins, saura-t-il renouer avec cette pensée de pierre toujours en marche ? Il n'y a pour Beauvais qu'une question : quelle ville nouvelle sera digne de donner à son âme désincarnée le corps de sa réssurection ?

LE THÉATRE

par YVES GANDON

NATURALISME ET POESIE

Trois pièces venues d'outre-Atlantique sont en ce moment représentées à Paris, et il y a lieu de penser que la dernière en date, *la Ménagerie de verre*, de Tennessee Williams, au Vieux-Colombier, sera aussi bien accueillie que les autres.

Quatre personnages et un seul décor. Un appartement modeste dans une ville anonyme. La mère, Amanda, veuve depuis de nombreuses années, vit dans le souvenir d'un mari sans relief et de ses propres charmes touchés par la maturité. Deux enfants : Tom, poète à ses heures et vendeur par nécessité dans un magasin de chaussures, Laura, jolie fille, affligée d'une légère claudication qui l'a rendue pour jamais victime d'une timidité maladive. Elle n'a qu'une passion dans la vie : les petits animaux de verre dont elle fait collection. Sa mère ne voit pas d'autre issue pour elle que le mariage. Aussi mène-t-elle grand train de préparatifs pour recevoir un certain Jim, ami de son fils et gendre possible. Mais celui-ci est fiancé, il comprend aussitôt qu'il n'a pas le droit de troubler Laura. On ne le reverra plus. Quant à Tom, écœuré de sa vie médiocre, il s'engage dans la marine marchande et gardera le remords de l'abandon où il laisse sa sœur.

Une trame aussi mince ne pouvait être soutenue que par la justesse de l'observation et la perfection de la mise en scène. L'une et l'autre sont achevées. Y a-t-il là une pièce ? Je ne le crois pas, mais seulement une suite de tableaux d'une humble vérité, traités comme les séquences d'un film. Le metteur en scène est Claude Maritz, dont la virtuosité avait déjà été remarquée l'an passé, quand il nous présenta *Notre petite ville*, de Thornston Wilder. Là encore, il a l'occasion de faire office de récitant. Les tableaux successifs sont précédés et suivis de commentaires, qui font penser à la fois au roman et aux antiques sous-titres du cinéma muet. Que le théâtre continue dans cette voie, et il ne tardera pas à perdre toute raison d'être, car il ne saurait lutter à armes égales avec l'ubiquité de la camera. Mais on ne peut que louer, en l'occurrence, l'excellence de la mise en place et le jeu des interprètes. Mme Jeanne Marken a été une Amanda pétulante, absurde, papoteuse et dépitée à souhait. Claude Maritz est un Tom convaincu, Daniel Ivernel un Jim avantageux, l'un et l'autre sans défaillance. Et il faut accorder une mention exceptionnelle à Mlle Hélène Vita. Dans *Notre petite ville,*

cette jeune artiste avait déjà produit une très forte impression par sa gentillesse, son naturel, la qualité nuancée de son émotion. Elle s'est élevée plus haut encore dans *la Ménagerie de verre*. Dans un rôle difficile, tout en délicatesse, en réticences, et où elle devait exprimer autant par ses silences que par ses paroles, elle a réussi à dépasser son texte et à lui ajouter la palpitation de la vie la plus émouvante. C'est une très grande comédienne, de la spontanéité la plus rare, qui vient, sur la scène du Vieux-Colombier, de se révéler définitivement. Je signalerai encore, pour mémoire, l'ingénieux décor de Georges Wakhevitch, et certains éclairages de Claude Maritz, dont l'invention plaisante devrait toutefois se renouveler, pour ne pas tourner au procédé agaçant.

Que du naturalisme sensible, mais un peu court, de Tennessee Williams, on passe à *l'Apollon de Marsac*, de Giraudoux, donné par Louis Jouvet au théâtre de l'Athénée, et l'on éprouve sur-le-champ la distance qui sépare l'honnête ouvrier du maître, et, mieux encore, l'observateur, si scrupuleux soit-il, du poète. Rien de plus précieux, à première vue, que ce petit acte, et cependant rien de plus limpide. Que faut-il aux hommes pour être heureux ? Se croire beaux et s'entendre dire qu'ils le sont. Qu'ils l'entendent d'une jolie bouche, et Caliban, tout aussitôt, devient Ariel. Sur ce thème de l'éternelle illusion — l'illusion qui fait vivre — Giraudoux a brodé les variations les plus exquises peut-être que nous ait données son théâtre. On l'écoute avec une reconnaissance émerveillée, et l'on ne se lasse pas de l'écouter. Je ne me rappelle pas, de longtemps, avoir autant ri, car cette délicieuse fantaisie se trouve être, de surcroît, du comique le plus fin, celui qui passe par l'esprit avant d'atteindre le cœur. Est-il besoin de dire que, dans un heureux décor d'Eduardo Anahory, Louis Jouvet se dépense avec une tranquille maîtrise, qu'il semble communiquer à toute sa troupe ? A ses côtés, Dominique Blanchar apparaît comme l'héroïne-type, la jeune fille idéale dont rêva toujours le grand écrivain disparu. Cette Agnès rassemble en elle Bella, Suzanne, Juliette, Eglantine et toutes leurs sœurs. On voit bien ce qu'elle doit à Louis Jouvet, et qu'on lui avait déjà vu dans *l'Ecole des femmes*, mais ce qu'elle ne lui doit pas, sa grâce naturelle, sa voix ravissante, son regard presque inquiétant de candeur lui étaient autant d'atouts maîtres dont elle use sans apparence d'effort. Là belle, la réconfortante soirée !

Il est vrai qu'elle avait assez mal commencé avec *les Bonnes*, de M. Jean Genet. On a voulu créer une sorte de légende autour de cet auteur. Je dirai seulement que, si l'on devait juger de son œuvre, dont les initiés vous chuchotent dans l'ombre qu'elle est d'une satanique beauté, d'après ce qu'il nous en montre sur la scène, on ne pourrait qu'être porté à une sévérité sans appel. Deux bonnes, deux sœurs aux allures de femmes damnées, détestent leur maîtresse. Elles commencent par dénoncer son amant à la police, puis tentent d'empoisonner la malheureuse, qui a le défaut rédhibitoire d'exciter leur basse jalousie. Mais la victime promise ne boit pas son thé empoisonné, et l'une des sœurs, dégoûtée de sa propre abjection, l'avalera pour son compte. L'incohérence du propos pourrait suffire. M. Jean Genet l'a encore relevé d'un dialogue dont l'extravagance dépasse l'imagination. Tout y sonne faux, d'une fausseté d'avant-garde de 1925, qui grince et crache comme un chat enragé. Que viennent faire ces personnages sans substance, ces tirades prétentieuses, cette littérature en toc sur la scène de l'Athénée ? A quoi rime cette absurde rhétorique d'office, étirée dans un mortel ennui, que ne saurait atténuer l'amusant décor baroque de Christian Bérard ? Quant à M^mes^ Yolande Laffon, Monique Mélinand et Yvette Etiévant, cruellement condamnées à défendre une cause perdue, disons que leur talent méritait mieux que cette tisane de Locuste.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

LA ROUTE SEMÉE D'ÉTOILES
LES CLOCHES DE SAINTE-MARIE

Le personnage du prêtre qui sait faire abstraction au moment voulu de son caractère sacré et entrer heureusement en concurrence avec les laïcs dans les domaines réservés à ceux-ci n'est pas nouveau. Le producteur et réalisateur américain Léo Mac Carey vient de nous en donner une incarnation nouvelle avec le père O'Malley, protagoniste de deux films réalisés coup sur coup et que nous venons de voir à quelques mois d'intervalle : *la Route semée d'étoiles* et *les Cloches de Sainte-Marie*.

Le caractère de ce nouveau personnage tient tout entier dans le fait qu'il est incarné à l'écran par le plus populaire des chanteurs de charme américains, Bing Crosby. Si extravagants qu'aient été en France les scénarios conçus pour Tino Rossi, Georges Guétary et autres Luis Mariano, il n'était encore jamais venu à l'idée des auteurs de leur faire revêtir la soutane du prêtre séculier. Le succès commercial de l'entreprise de Léo Mac Carey démontre qu'aux Etats-Unis tout au moins les spectateurs trouvent normale cette confusion de genres. Aussi, dans le second de ces films, l'auteur a multiplié par deux cet effet en faisant apparaître une des actrices les plus jolies d'Hollywood, Ingrid Bergmann, dans le rôle d'une mère supérieure d'un couvent de religieuses. Reconnaissons que ce postulat est développé avec tact et qu'à première vue les scènes ainsi traitées n'ont rien de choquant. Il est néanmoins permis de se demander si au double point de vue religieux et artistique cette conception est défendable.

Une des lois les plus certaines de l'association des idées montre que lorsqu'un rapport d'identité est établi dans l'esprit humain entre une forme et une notion, il persiste d'une manière irrationnelle en dépit de toutes les altérations.

Il est certain que par le même processus mental la physionomie de Bing Crosby et celle d'Ingrid Bergmann éveillent automatiquement dans l'esprit du spectateur des images d'attirance sexuelle, quel que soit le caractère qu'ils incarnent dans un film et même si le scénario ne suscite aucun rapprochement de ce genre. Le succès de *la Route semée d'étoiles* et des *Cloches de Sainte-Marie* indique que les spectateurs ont été sensibles à la fois à l'émotion religieuse provoquée par l'anecdote et à l'émotion sentimentale entraînée par l'interprétation, sans apercevoir ce que ces deux émotions avaient de contradictoire et d'inconciliable. Mais c'est le devoir du critique de mettre en relief ce procédé artificiel qui paraît peu défendable. Si l'on joue sur deux tableaux à la fois, on s'expose à voir sa sincérité sérieusement mise en doute. C'est quand même le seul critérium que nous possédions pour faire le départ entre ce qui est authentique et ce qui ne l'est pas que de demander à l'artiste de croire à ce qu'il fait.

Georges Seurat. « La Poseuse de face. »

LA COLLECTION FÉNÉON

Quand, à la fin du siècle dernier, les impressionnistes, dont les œuvres atteignent aujourd'hui des prix vertigineux dans tous les pays, étaient refusés au Salon et unanimement bafoués par la presse et le public, Félix Fénéon fut à peu près le seul à les défendre dans la *Revue blanche*, dont il était le fondateur. Puis il révéla les recherches de Georges Seurat, qui, au lieu de mélanger les couleurs sur la palette, les déposait sur le subjectile telles qu'elles sortaient du tube, mais en touches séparées et contrastées, qui, à distance, par un effet naturel d'optique, reconstitueraient les nuances. De là est né ce que Signac, le porte-parole de l'équipe, a baptisé le néo-impressionnisme, mais que l'on appelle plus volontiers divisionnisme ou pointillisme.

Le pointillisme, auquel adhérèrent bientôt Signac, Henri-Edmond Cross, Maximilien Luce, Angrand, Hippolyte Petitjean, Dubois-Pillet, le Belge Théo Van Rysselberghe, et auquel se rallia plus tard Henri-Martin, eut une courte existence et n'a plus de représentants aujourd'hui. C'est ce qui explique que les œuvres qu'il a produites sont d'autant plus rares et recherchées par les collectionneurs.

Une des plus démonstratives de Seurat, *le Cirque*, dont lord Duveen a fait don à nos musées nationaux, était comptée pour 3 millions avant la dernière guerre, et un petit dessin au fusain (23×30), *le Cheval blanc*, du même maître, fut payé 100.000 francs dans une première vente Fénéon, qui eut lieu en décembre 1942 à l'Hôtel Drouot.

La partie principale de la collection Fénéon sera dispersée le 30 mai à l'Hôtel Drouot par M^e^ Alph. Bellier avec les experts Schoeller et Bignou. Cette vente sera faite, selon la volonté de Fénéon et de sa femme, morts récemment au profit de l'Université de Paris pour doter un prix littéraire et un prix de peinture. Elle comprendra cent soixante-deux numéros dont dix peintures de Seurat (et parmi celles-ci les études pour les fameuses *Poseuses*, une de ses trois œuvres capitales, qui est à Philadelphie), dix-sept de Signac, neuf de Bonnard et beaucoup d'autres de Cross, Luce (dans sa très courte période pointilliste), Van Rysselberghe, ainsi qu'une extraordinaire toile fauve de Matisse et une de Braque. Ce sera l'événement artistique de la saison.

André Fage.

PETITES CHRONIQUES

LE ROI DE L'ÉTAIN EST MORT

Simon Patino vient de s'éteindre, à l'âge de quatre-vingt-six ans, à Buenos Ayres, loin des plateaux boliviens qui firent de lui un des hommes les plus riches du monde.

Son histoire est connue. De condition très modeste, après des débuts difficiles il acquit un terrain qui lui fut donné en remboursement d'un prêt qu'il avait fait à un prospecteur.

La richesse des gisements d'étain de cette concession le rendit plusieurs fois milliardaire.

De petite taille, trapu, l'œil vif, il était d'esprit conservateur. Il s'habillait de manière recherchée et toujours à l'ancienne mode : col cassé, gilet à dépassant blanc et bottines à boutons dotées d'un haut talon. Il portait au doigt un gros brillant enchâssé dans un anneau de platine. Il ne quittait jamais sa canne, dont il se servait plus pour fustiger les importuns que pour s'appuyer. Cela lui valut, d'ailleurs, de perdre à New York un procès qui eut un certain retentissement à l'époque et qui lui coûta fort cher.

Un des attelages avec lesquels Simon Patino faisait ses promenades au Bois de Boulogne.

Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Bolivie à Paris jusqu'à la guerre de 1939, il quitta la France en juin 1940 par l'Espagne et alla s'installer à New York, où il resta pendant toute la durée de la guerre.

Cet archimilliardaire, auquel la chance sourit de façon extraordinaire et qui fut président de quatre très importantes sociétés anglo-saxonnes dont le capital de chacune se chiffrait par plusieurs dizaines de millions de dollars, ne parla jamais que sa langue maternelle : l'espagnol.

Il fut un grand ami de la France ; ses dons étaient toujours en rapport avec sa fortune, mais toujours anonymes.

On doit le compter parmi les quelques hommes d'affaires du début du XX^e^ siècle dont le nom fit le tour du monde.

COURRIER MUSICAL

Musique inconnue

C'est à l'excellent altiste Robert Boulay que nous devons la découverte du double concerto pour piano et alto de Jean-Christophe Bach, quatrième fils du vieux maître de Leipzig. Avec Henriette Roget et l'orchestre André Girard, Robert Boulay nous a donné la plus parfaite exécution de ce chef-d'œuvre du style galant, enfoui depuis plus de cent cinquante ans dans les casiers de la bibliothèque de notre Conservatoire national. Rarement trouvaille musicologique fut aussi heureuse. Les plus séduisantes innovations musicales de l'époque se donnent rendez-vous dans cette partition oubliée : *allegro* chantant prémozartien, *andante* au ravissant dialogue des instruments concertants à découvert, finale rythmique et bondissant et, pour l'ensemble, richesse mélodique et liberté d'écriture inusitées. Remercions Robert Boulay de cette excitante révélation, qui nous force à lui demander pourquoi il attribue à Christophe, plutôt qu'à Chrétien, cadet des fils de Bach et vulgarisateur ardent du piano, ce double concerto où l'instrument nouveau est traité avec un « modernisme » si révélateur.

Joint-Récital Geori-Boué-Bourdin

Si le titre vient d'Amérique, la soirée fut authentiquement parisienne. Un « soiriste » vous citerait des noms et vous dirait de quelle élégance se parait la beauté de M^me^ Geori-Boué. Un critique se contentera de vous dire que les deux artistes, entourés de nombreuses célébrités du théâtre et de leurs fidèles admirateurs au grand complet, ont trouvé, dans le cadre plus intime d'une salle de concert, la même chaleur enthousiaste que sur nos grandes scènes lyriques. Les poétiques mélodies de Louis Beydts, les savoureuses « chansons villageoises » de Poulenc, chantées par Roger Bourdin et accompagnées par les auteurs, les duos de *Ciboulette* et de *Moineau,* interprétés par un couple qui possède, avec toutes les virtuosités vocales, le don de plaire, ont déchaîné les applaudissements d'une foule, ravie de céder au charme et de contempler de près vedettes et compositeurs fêtés du Tout-Paris.

L. MAURICE-AMOUR.

NOTES DE FILMS

Le Mystérieux Monsieur Sylvain

Jean Stelli avait à son actif un succès commercial qui était *le Voile bleu* et un succès artistique dans un genre mineur, *la Tentation de Barbizon.* Il décevra à la fois ceux qui se sont plu à l'un ou à l'autre avec son dernier film, qui a tous les défauts du genre policier sans en posséder les qualités. Reconnaissons, à sa décharge, qu'il n'a pas été soutenu ni par la scénariste ni par les acteurs.

Un petit coin aux cieux

Cette adaptation d'une opérette nègre ne brille ni par l'originalité de son sujet ni par l'ingéniosité de sa réalisation. Le premier est une version nègre de *Liliom* : c'est l'éternelle histoire du mauvais sujet auquel, sur le point de mourir, Dieu accorde la chance de se racheter en poursuivant quelques mois son existence terrestre. Le metteur en scène s'est borné à filmer les scènes que lui proposait la pièce, ce qui ralentit considérablement le mouvement.

Seuls les admirateurs des grandes vedettes noires Amstrong et Duke Ellington trouveront sans doute plaisir à assister aux performances de ceux-ci.

D. M.

BIBLIOGRAPHIE

Les Fantaisies botaniques de Gœthe

Gœthe botaniste, voilà un aspect généralement inattendu du grand poète allemand que nous dévoile M. Maurice Hocquette, professeur à la Faculté des sciences de Lille, dans le livre qu'il vient de publier chez Yves Demailly, à Lille : *les Fantaisies botaniques de Gœthe.*

L'auteur présente les idées du poète sur les problèmes de l'origine de la vie et de l'évolution en les comparant avec ceux de ses contemporains et aux conclusions actuelles de la science. Un ouvrage qui ne manquera pas d'intéresser tous les admirateurs de Gœthe.

EXPOSITION VUILLARD

M. Alfred Daber expose dans sa galerie, 103, boulevard Haussmann, quelques excellentes toiles d'Edouard Vuillard.

Une douce intimité, la quiétude des jours heureux, l'existence familière de la bourgeoisie française d'avant guerre, voilà toute une époque révolue. Vuillard n'est pas seulement peintre, il est poète, et de chacune des petites toiles exposées émane la mélancolique douceur des flâneries, des rêveries et des travaux intimes. Sincérité et recueillement, voilà son esthétique. Comme Vermeer et comme Chardin, il aime le silence. Un coin de bibliothèque, un vieux salon désuet, un boudoir, quelques fleurs dans une potiche, et le cadre est créé.

Une jeune femme laisse errer ses doigts sur le piano, l'air semble plein des fines harmonies de Fauré, de Debussy ou de Ravel... Telle autre, mollement étendue sur son lit de repos, évoque la grâce de M^me^ Récamier. Celle-ci aspire avec amour la lumière et le silence... Un impressionnisme ouaté et nuancé aux tonalités rares : des violets et des jaunes passés, des laques éteintes, quelques verts profonds... Nous ne courrons plus à la recherche du temps perdu. Là est enfin le temps retrouvé.

LES VENTES
HOTEL DROUOT
GRAVURES - TABLEAUX ANCIENS
Objets d'art anciens, porcelaines montées
MEUBLES ET SIÈGES
TAPISSERIES ANCIENNES
Vente, salles 9 et 10 réunies, mercredi 21 mai.
M^e^ Etienne ADER, assisté de MM. Rousseau, Catroux, Max-Kann, Damidor et Lacoste.
(Exposition publique mardi 20 mai.)

LE TROISIÈME NUMÉRO DE
France ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
PARAITRA LE 15 MAI
Sommaire :
UN COMPLOT CONTRE BONAPARTE
Récit historique de Jules BERTAUT
LE SILENCE EST D'OR
Scénario original de René CLAIR
L'APOLLON DE MARSAC
Pièce en un acte de Jean GIRAUDOUX

LA GUERRE POUR 1948 ?
Le livre de Jean BARDANNE continue à soulever un gros intérêt. Il faut le lire !
Éditions SIBONEY, 49, r. du Rocher, PARIS.
(C. C. P. 5044-68)

GALERIE
"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

JUIN 19 1947

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

Cidre Mousseux
le Cidre des tables raffinées

RATHIER
FRÈRES
VERVINS AISNE
EXPRESS-PUBLICITÉ

ARCHAT

Lora
Lingerie Chemisiers
Usine :
TEXYMAIL . BOURGOIN (ISÈRE)
Bureaux et Vente :
ISÈRE-PARIS
24, Boulv. Poissonnière, PARIS (9e)

HOTELS et VILLÉGIATURES

PARIS
H^L LOUVOIS 200 ch. av. bain
1, r. Lulli (sq. Louvois) - PARIS (2e)

BRETAGNE
(LA BAULE)
MAJESTIC Sur mer, plein midi. Près du Casino. 1er ordre. Vue unique sur baie.

JURA
FÊTES de PENTECOTE à NANTUA
LAC - MONTAGNES - FORÊTS
Bon accueil - Cuisine excellente
à l'HOTEL de LYON (Tél. n° 32)

PYRÉNÉES
SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies des femmes. Maladies des enfants. Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE

Les bons foies gras "CHAMPION"
DES PRODUITS DE QUALITÉ
DES PRIX ABORDABLES...
Truffés, Pâtés, Mousses, Confits d'oie.
VOUS OFFRENT EN RÉCLAME
18 BOITES ASSORTIES DE TOUS PRODUITS F^co 2000
30 BOITES ASSORTIES PLUS DE 5 Kgs F^co 3000
CHAMPION CONSERVES
PÉRIGUEUX . DORDOGNE
C.C.P. LIMOGES 295.70

PIERRE BLIN
DE PÈRE EN FILS DEPUIS 1847
Crée et exécute le meuble que vous désirez
3, RUE D'ARGENTEUIL . PARIS 1er
AVENUE DE L'OPÉRA

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

GIRONDE Domaine 80 ha, château mod. meublé. Cheptels vif et mort compris. Prés. Vignes app. contrôl. Parf. état. Libre. 132, Haussmann, Paris (Lab. 69.34) **FEAU**

Devenez **tout de suite propriétaire** de **votre terrain** de **bord de mer** en le **payant** sur **deux années**, sans formalités. BATZ-sur-MER, LE POULIGUEN, THARON, CROIX-DE-VIE. **POIRIER**, 9, rue Mellier, NANTES.

2ème vague de baisse
2ème vague d'assaut à la conquête de votre bien-être
10%
C

2 km. ÉTRETAT, petit manoir norman 16e, très bon état, 7 pièces princ., confort dép. gardien. Cour plantée 1 ha 1/2, potage 3.000 m. avec mur et 300 arbres fruitiers Jolie campagne. Libre à la vente Docteur GEORGES, 1, rue Mal-Joffre, Le Havre

A VENDRE
près LA LOUPE
BELLE PROPRIÉTÉ de 70 ha.
CHASSE - PÊCHE - ÉLEVAGE
Mais. d'habit., 10 pièces princ. tr. bien meublées. Mais. de garde, 4 pièces princ. et nombr. dépend. Grand conf., parf. état. – *LIBRE A LA VENTE*
Prix : 4.000.000
Pour plan et photos, voir :
Mme MEYER-SABATIÉ
9, rue St-Florentin - Paris
OPÉra : 39-91

OFFICIERS MINISTÉRIELS

A VENDRE A L'AMIABLE

TRÈS BONNE PROPRIÉTÉ d'env. **50 ha** *située à 7 km.* d'**AUBUSSON** (Creuse) comprenant : **Maison de maître** neuve et **moderne**, 10 pièces, tt conf., gd parc avec fruitiers. Tennis. Bâtiments d'exploitation en parf. état. Cheptel mort et vif au gré des acquéreurs. **Entrée en jouissance à la vente. Prix demandé : 3.000.000 de fr.** S'adr. à Me **GUILLOT**, notaire à SAINT-SULPICE-LES-CHAMPS (Creuse). Téléph. 6

Et. Me **MALLET**, not. au Kremlin-Bicêtre.
2 IMMEUBLES à **Ivry-sur-Seine**, 133 et 141, r. de Paris, près métro : Pierre-Curie. Dans chacun **un logement libre.** M. à p. : 250.000 et 300.000. Adj. 20 mai, 15 h. S'ad. Mallet.

Étude de Maître R. de LABROUSSE, licencié en droit, avoué à Libourne (Gironde), rue Thiers, 54 (Tél. 311).

VENTE SUR LICITATION
en Quatre Lots
(sauf réunion des 2e et 3e lots)

A la barre du Tribunal civil de Libourne, séant dite ville, rue Thiers, au Palais de Justice, le **MARDI VINGT MAI 1947, à 13 h. 45** (légale)

D'IMPORTANTS IMMEUBLES
situés communes de St-ÉMILION (Gironde) par extension
communes de POMEROL (Gironde)
SAINT-CHRISTOPHE-DES-BARDES
et MONTAGNE (Gironde), consistant en :

PREMIER LOT
DOMAINE connu sous le nom de
" Château La Tour du Pin-Figeac "
Premier cru SAINT-ÉMILION
comprenant : bâtiments d'exploitation et d'habitation, pièces de terre en vignes et autres natures de fonds (contenance approximative 9 hectares).
MISE A PRIX : 3.200.000 Frs

DEUXIÈME LOT
PROPRIÉTÉ
comprenant bâtiments d'exploitation et d'habitation avec dépendances et terres en vignes et autres natures de fonds, connue sous le nom de
" Clos de l'Oratoire ", St-Émilion
(contenance 6 hectares environ)
(Appellation SAINT-ÉMILION)
MISE A PRIX : 2.400.000 Frs

TROISIÈME LOT
DOMAINE RURAL dénommé
" Château Peyreau ", St-Émilion
comprenant : château et séparés, logements de régisseur, logements de cultivateurs, nombreuses dépendances, cuvier, chais, écurie, garage, hangars, parcs, étangs, vergers et autres dépendances, pièces de terre en vignes, jardins, d'une contenance approximative de 21 hectares dont 12 hectares commune de Saint-Émilion et 9 hectares commune de Saint-Christophe-des-Bardes.
(Appellation SAINT-ÉMILION)
MISE A PRIX : 1.600.000 Frs

QUATRIÈME LOT
Un VASTE DOMAINE dit
CHATEAU DES TOURS
situé commune de MONTAGNE (Gironde)
comprenant : château styles des XIVe et XVIe siècles, tours, tourelles, donjons, terrasses, rez-de-chaussée avec diverses dépendances, premier étage avec diverses pièces, sous-sol, cour d'honneur, chapelle du XIVe siècle, autres dépendances, telles que jardin d'agrément, parcs, étangs, terres en vignes, prairies, pièces de fonds et autres natures.
Le tout d'une contenance approximative de 91 hectares 75 ares 83 centiares.
(Appellation MONTAGNE-St-ÉMILION)
MISE A PRIX : 12.000.000 de Frs

FRAIS EN SUS
S'adresser pour de plus amples renseignements à Me **R. de LABROUSSE.** avoué poursuivant.

COGNAC ROUYER
MAISON ROUYER-GUILLET ET Cie FONDÉE EN 1801

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

LE DIRECTAPHONE

Comme son nom l'indique, cet appareil vous permet de transmettre à tout moment, par haut-parleur, des instructions immédiates à vos collaborateurs et de recevoir instantanément leur réponse. Vous serez partout où votre présence s'impose, vous contrôlerez tout, vous serez en rapport constant avec tous vos services sans y apporter de perturbation ; il vous sera ainsi possible d'imprimer à votre affaire le propre rythme de votre activité.

Directaphone ne fait pas double emploi, puisque grâce à lui vous pouvez établir une liaison directe entre vous et vos chefs de services, eux-mêmes reliés à chacune des branches qu'ils dirigent, et assurer un réseau de communications très souple qui comblera heureusement les lacunes que comporte forcément votre réseau téléphonique habituel.

Une réalisation sûre, des possibilités énormes, telles sont les garanties que vous apporte Directaphone. Documentation détaillée envoyée sur demande à Le Téléautomate, 24, rue d'Armaillé, Paris (17e). Eto. 06-30.

DÉTARTRANT POUR RADIATEURS

Tous les automobilistes connaissent les graves ennuis occasionnés par la présence du tartre dans la circulation de refroidissement de leur moteur. Échauffement exagéré, surconsommation d'huile et d'essence, grippage, bielles coulées, etc.

Nous leur rappelons que la Société pour le traitement interne des chaudières, 36, boulevard de la Bastille, à Paris, spécialiste depuis quatorze ans des questions de détartrage industriel, livre son *Détartrant S. T. I. C.*, en comprimés de 20 grammes, à l'intention des automobilistes.

Il s'agit là d'un produit de sécurité, car il ajoute à sa remarquable efficacité une absolue innocuité : une homologation de qualité du ministère de l'Air prouve qu'il est sans action sur les culasses en aluminium, le laiton du radiateur et les durites. Il supprime radicalement l'emploi des dispositifs spéciaux et coûteux. Le détartrage d'un radiateur revient, en effet, à 12 francs, et son entretien en constant état de propreté, à 6 francs par mois.

Il est en vente chez les garagistes et grossistes accessoiristes.

PROTÈGEZ VOTRE VOITURE

La peinture de votre voiture doit durer, les peintures neuves coûtent cher et leur qualité n'égale pas encore celle d'avant guerre. Votre voiture sera toujours impeccable et elle sera protégée efficacement contre toute action destructrice.

De fabrication française, formule américaine, Nax Cleaner donne à la peinture un éclat incomparable. Nax Wax la recouvre d'une pellicule isolante. Nax *donne l'éclat et le garde.*

En vente dans toutes les bonnes maisons d'accessoires.

Etablissements R. D., 15, avenue de Grande-Bretagne, Monte-Carlo (Principauté de Monaco).

REVITALISEZ VOS CHEVEUX BLANCS...

Ne gardez pas ces cheveux blancs qui prématurément vous vieillissent.

Mais ne risquez pas de compromettre votre santé avec les teintures.

Chez vous, discrètement, utilisez le Peigne du docteur Nigris qui, en quelques jours, redonnera à vos cheveux blancs leur teinte primitive.

En vente depuis quinze ans. Nombreuses références. Brochure 205 contre 5 francs en timbres-poste. Envoi discret Nigris, 4, rue de la Paix, Paris.

PRENEZ VOS PRÉCAUTIONS POUR L'HIVER PROCHAIN...

... Dès maintenant, faites installer des joints métalliques Benoit sur vos portes et fenêtres, vous interdirez ainsi l'entrée de votre home au froid, à la pluie, au vent, au bruit, à la poussière.

En prenant vos dispositions tout de suite, avant l'afflux saisonnier des commandes, vous aurez l'avantage d'une exécution rapide, d'un travail sur bois sec et la certitude d'affronter l'hiver prochain sans appréhension, tout en bénéficiant d'une fraîcheur bienfaisante durant la saison chaude.

Nos joints sont garantis dix ans et pratiquement inusables.

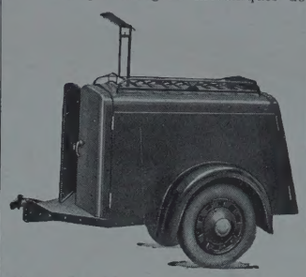
La question du chauffage est toujours angoissante ; avec les joints Benoit vous réaliserez une économie de combustible d'environ 35 %.

Demandez notre documentation n° 46, sans frais ni engagement. Établissements E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). Tél. : Prov. 27-09.

LE PROBLÈME DU TRANSPORT...

... a toujours été à l'ordre du jour, et actuellement il est nécessaire d'obtenir plus que jamais la meilleure utilisation

des moyens existants. La galerie de toit amovible Old se fixe instantanément aux carrosseries. Cette maison construit également des porte-bagages, des malles de toit, porte-vélos, porte-skis arrière, des remorques-fourgons métalliques de

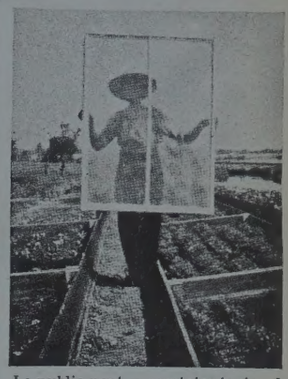


400 et 600 kilos et des marchepieds adaptables aux Citroën.

O. Lecanu, D, 51, rue Raspail, à Levallois (Seine). Tél. : Per. 01-29.

VITREX A LA FOIRE DE PARIS

Parmi les exposants on remarque notamment le stand de la Société Vitrex où sont exposés les châssis maintenant bien connus de tous.



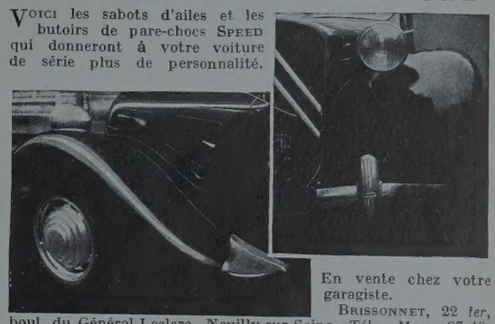
Le public peut y constater toutes les possibilités des châssis Vitrex qui permettent d'avancer, de cultiver les primeurs les plus rares et d'avoir la joie de les récolter en abondance.

Visitez le stand Vitrex.

Notice sur demande à Vitrex, 48 *bis*, rue La Fayette, Paris.

ENJOLIVEZ VOTRE VOITURE

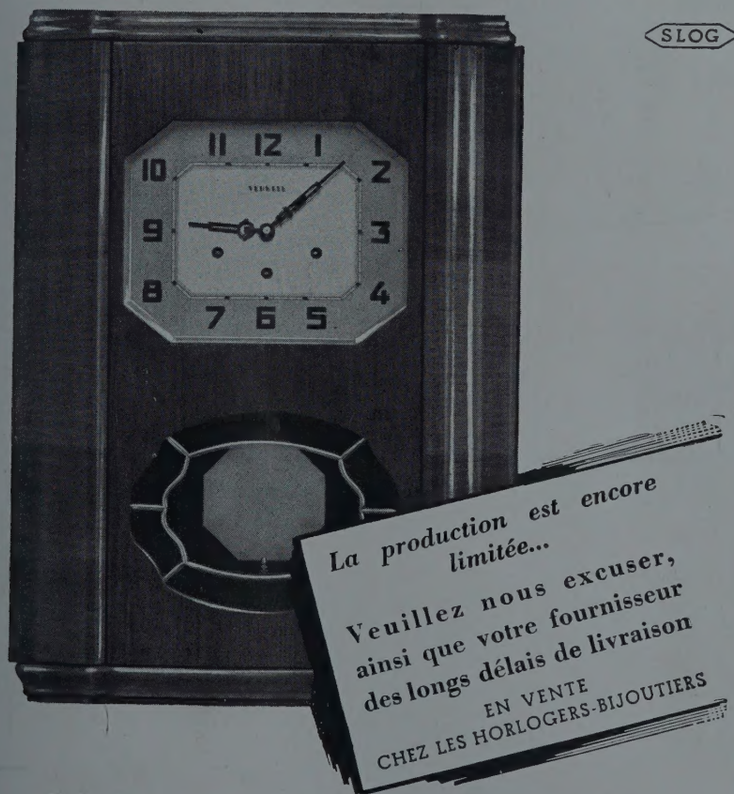
Voici les sabots d'ailes et les butoirs de pare-chocs Speed qui donneront à votre voiture de série plus de personnalité.



En vente chez votre garagiste.

Brissonnet, 22 *ter*, boul. du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : Mail. 87-40.

SLOG



La production est encore limitée...

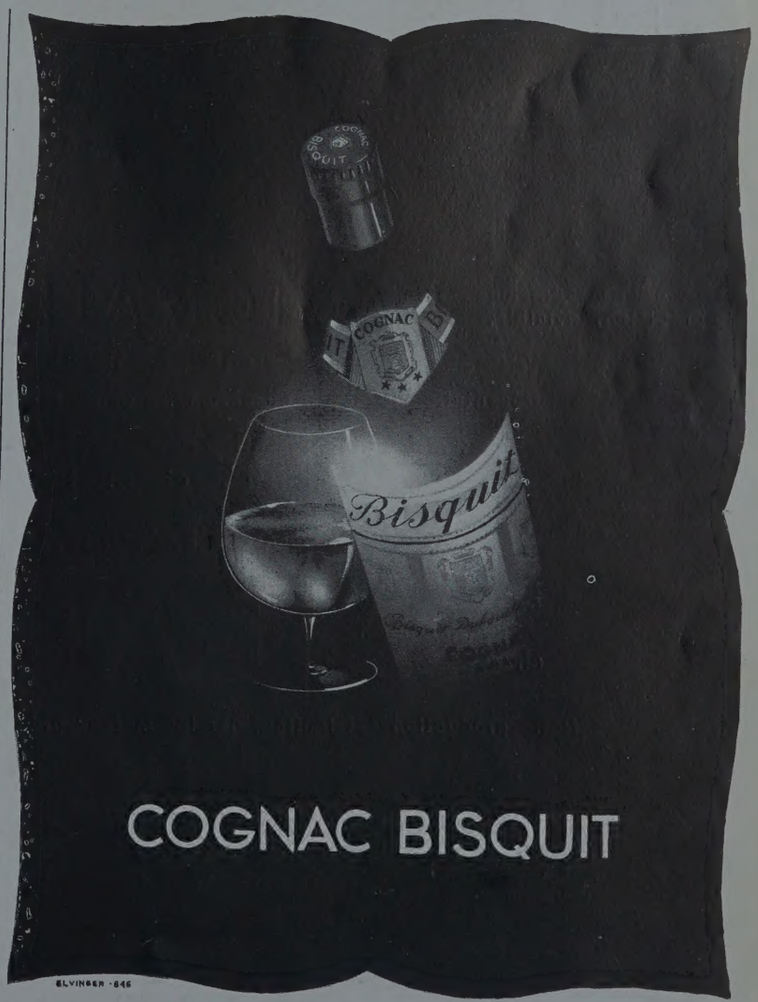
Veuillez nous excuser, ainsi que votre fournisseur des longs délais de livraison

EN VENTE CHEZ LES HORLOGERS-BIJOUTIERS

CARILLON WESTMINSTER

VEDETTE

la joyeuse voix des cloches au foyer



COGNAC BISQUIT

Le Directeur-Gérant : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1947.
Imprimeur n° 33.

JUN 19 1947

L'épilation AUTOMATIQUE, rapide et sans douleur...

PHOTO F. DENGREMONT

Grâce à un mécanisme de précision, invisible,

L'AUTOMATIC-SÉLECTION

par une simple pression des doigts réalise l'épilation automatique et sans douleur

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ de PARIS (Brevetée France et Étranger)

Sa présentation luxueuse en chromé, argenté (argent mat), doré (or jaune) sans contre-partie en fera

UN CADEAU APPRÉCIÉ TANT PAR SON ORIGINALITÉ QUE PAR SON UTILITÉ

LES MODÈLES CHROMÉS et GRAND LUXE (argentés et dorés) avec GAINE

ET EN EXCLUSIVITÉ pour PARIS seulement

sont exposés et vendus au détail chez

LANCEL

8, Place de l'Opéra, 8
3, Boulevard des Italiens, 3
PARIS

Notre production est limitée, car les métaux précieux de cet appareil sont encore tous contingentés.

VENTE AU DÉTAIL EN PROVINCE
dans toutes les bonnes maisons : parfumeries de luxe, instituts de beauté. Pour la vente en gros et l'exportation, écrire à

SELECTION

41, R. FRANÇOIS-1er, PARIS-VIIIe. TÉL. BALZAC 15-88 & 15-90

CETTE DERNIÈRE NOUVEAUTÉ de Paris; par sa présentation luxueuse, a sa place sur la coiffeuse de toute femme soucieuse de sa beauté et de son élégance.